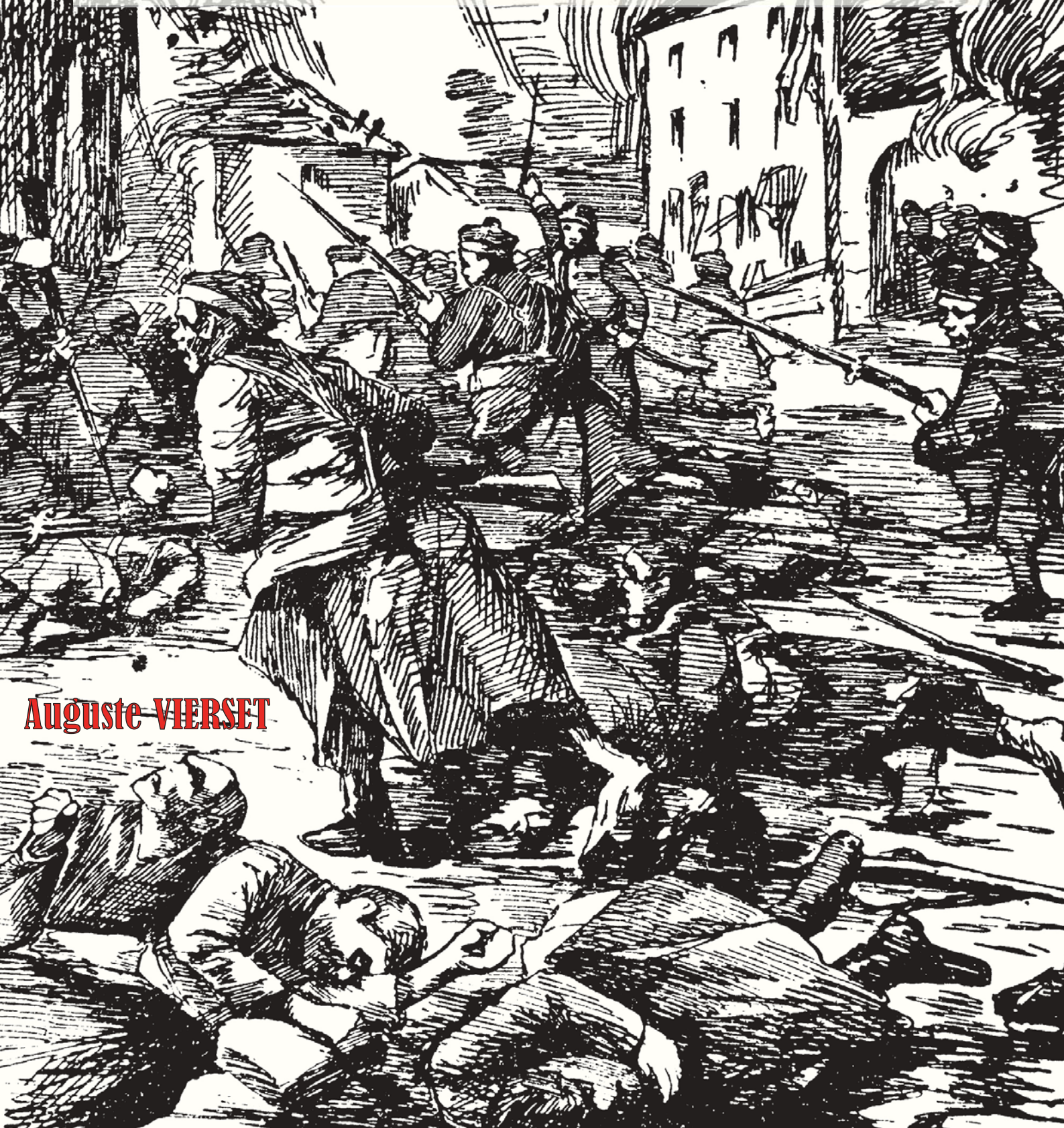


La Guerre^{14/18} en Belgique



Auguste VIERSET

Plaquette mise en ligne en octobre 2013 par et sur le site *eglise-romane-tohogne.be*
Tous droits réservés

Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914-1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec le site précité.

Les textes qui constituent cette plaquette ont été extraits du Bulletin officiel du
« TOURING CLUB DE BELGIQUE »
BULLETINS DE GUERRE 1914-1918

Année 1914 (du 1^{er} septembre à fin décembre): pp. 447 à 464 et Année 1915: pp. 60 à 62

*Le dessin de couverture (La bataille de Keyem) a été extrait du fascicule (de 16 pages) n° 31 publié hebdomadairement dès 1919 par l'imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers et intitulé «**LA GRANDE GUERRE**» - en tout: 120 numéros, 1.912 pages.*

La Guerre 14-18 en Belgique

par **Auguste VIERSET**

Ces lignes ont été écrites au cours de l'été de 1915, pendant que l'armée belge continuait à défendre victorieusement sur l'Yser, les derniers lambeaux du territoire national.

Nous venons de vivre quelques mois d'une vie ardente et douloureuse, dont chaque heure était plus féconde en événements, en scènes d'horreurs ou en impressions dramatiques que mainte existence séculaire. Nous avons vécu au milieu de pillages, de massacres, d'incendies, de fusillades, dans une atmosphère de charnier, sous l'oppression d'un joug étranger de plus en plus pesant. La réalité nous obsédait en des visions de cauchemar qui nous faisaient parfois douter du témoignage de nos sens.

Si l'accoutumance nous a ramenés peu à peu à une notation plus précise de la cruelle évidence des faits, nos révoltes intimes, l'émoi d'un patriotisme d'autant plus exacerbé qu'on en comprimait les manifestations, les rigueurs d'une censure qui faussait l'écho des événements et maquillait outrageusement les difficultés des communications nous privent actuellement de la possibilité d'une documentation exacte et impartiale sur l'invasion et l'occupation de la Belgique par les Allemands.

Aussi bien, l'histoire n'accomplit-elle sa tâche qu'à la faveur du recul des temps et de l'émoussement des passions. Des années s'écouleront avant que des commentateurs impartiaux puissent mettre en lumière les causes réelles de la grande guerre de 1914, en situer toutes les phases en les ramenant à leurs proportions logiques et en fixer les épisodes dans leur version définitive. D'ici là, des centaines de spectateurs ou d'acteurs de ce drame gigantesque consigneront des faits, des récits, des rapports parfois exacts, souvent altérés par l'insuffisance de l'enquête, un parti pris inconscient, l'exaltation de la victoire ou le souvenir des souffrances endurées. Ce sera affaire à l'historien de clarifier plus tard ces sources troublées.

En apportant ici, à cette documentation, une contribution légère, je crois à peine nécessaire de faire remarquer que cette rapide esquisse de l'invasion et de l'occupation de la Belgique n'est ni complète ni exempte d'erreurs. Et il serait impossible qu'il en fût autrement.

Dès le début de la guerre, les exigences de la défense nationale ont contraint le gouvernement belge à une réserve, puis à une censure qui laissaient le public dans l'ignorance de ce qui se passait. Pour ne citer qu'un exemple, le 19 août, alors que tous les forts de Liège étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, nos journaux annonçaient encore qu'ils résistaient vaillamment contre les attaques allemandes. Le lendemain, la presse bruxelloise disparaissait, nous privant de tout renseignement.

Depuis lors, nous n'avons plus eu que des journaux de province ou de l'étranger, passés en fraude, d'une véracité discutable, ou une presse nouvelle, obligée de se soumettre au visa de l'autorité allemande. Trop d'éléments font donc défaut pour qu'on puisse éviter les omissions et les inexactitudes.

Au surplus, au moment où – à la demande de notre rédacteur en chef, M. G. Leroy – j'entreprends ce bref exposé des événements dont la Belgique a été le théâtre, le conflit qui fait se heurter les masses formidables des armées modernes depuis la mer du nord jusqu'au golfe Persique n'est pas encore apaisé, et l'exil du gouvernement belge me prive d'une source officielle indispensable à l'histoire de la campagne depuis les combats autour de Liège jusqu'aux homériques batailles de l'Yser.

★ ★ ★

L'effroyable conflagration qui dès la fin de juillet 1914 mit le feu aux quatre coins de l'Europe et qui devait gagner l'Asie Mineure, l'Arabie, l'Égypte, les colonies africaines et la presqu'île chinoise du Chan-Toung était prévue depuis plusieurs années. Les charges croissantes des armements, les besoins d'expansion de l'Allemagne, les visées autrichiennes sur Salonique, la rivalité commerciale de l'Allemagne et de l'Angleterre, la question de l'Alsace-Lorraine, les menées panslavistes, tout contribuait à rendre inévitable ce conflit que, par avance, on prévoyait colossal.

L'incident d'Agadir faillit le provoquer. Les deux guerres des Balkans, la rivalité austro-italienne en Albanie eussent pu mettre le feu aux poudres. C'est le double assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, à Sarajevo, le 28 juin 1914, qui déclencha la lutte.

Convaincue, à tort ou à raison, que l'attentat avait été comploté à Belgrade avec la participation de fonctionnaires serbes, l'Autriche-Hongrie adressait à la Serbie, le 23 juillet, un ultimatum dont les exigences en rendaient l'acceptation impossible. La Serbie accepta néanmoins les clauses de l'ultimatum dans leur presque intégralité, se bornant à refuser, comme contraire à la Constitution et aux lois de procédure criminelle, la participation d'autorités austro-hongroises à l'enquête sur le complot de Sarajevo. Elle se déclarait prête, au surplus, à accepter une décision du tribunal international de La Haye ou d'une conférence des grandes puissances.

Une demande de prolongation du délai, présentée par la Russie, ayant été repoussée, l'Autriche-Hongrie déclarait la guerre à la Serbie le 28 juillet, à 4 h. 25.

Dès le 25 juillet, alors que le délai fixé par l'ultimatum autrichien à la Serbie n'était pas échu, l'Allemagne armait ses places fortes, consignait les garnisons de Strasbourg et de Sarrebourg et concentrait plusieurs corps d'armée à l'est de Thionville et de Metz. Des patrouilles allemandes pénétraient même à cette date sur territoire français, les communications télégraphiques et téléphoniques étaient coupées à la frontière, les routes barrées, des voies ferrées détruites et protégées par des mitrailleuses, des locomotives de la Compagnie de l'Est confisquées, ainsi que de nombreuses autos appartenant à des touristes.

Le bombardement de Belgrade par l'Autriche-Hongrie avait provoqué la mobilisation des forces russes.

Le 31 juillet, l'Allemagne envoyait simultanément un ultimatum à la Russie et à la France, demandant à la première de suspendre, dans les six heures, l'ordre de mobilisation, à la seconde, de faire connaître, dans les dix-huit heures, si, en cas de guerre germano-russe, elle resterait neutre.

Ces notes équivalaient à une déclaration de guerre.

Le 1^{er} août, la France acceptait la proposition de l'Angleterre de ne pas violer la neutralité belge dans le cas où celle-ci serait respectée par l'Allemagne. Le même jour, l'Allemagne refusait de répondre à la même proposition.

Le lendemain, l'Allemagne adressait à la Belgique l'ultimatum par lequel elle lui demandait d'acquiescer à la violation de sa neutralité.

Le 3 août, le roi Albert, par dépêche adressée au roi George, réclamait l'intervention diplomatique de l'Angleterre. Les protestations de l'Angleterre auprès de l'Allemagne étant restées sans effet, le gouvernement britannique déclarait la guerre à l'Allemagne dans la soirée du 4 août.

Dès lors, les événements se précipitent. L'Autriche déclare la guerre à la Russie le 5 août; le Monténégro, le 7 août; la France et l'Angleterre, le 12 août, se considèrent en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie. Le 23 août, le Japon, comme suite à un ultimatum adressé le 15, entrait en lutte avec l'Allemagne à Kiao-Tchéou; l'Autriche déclarait la guerre à la Belgique le 28, et le 17 septembre la Serbie, se solidarissant avec la Russie, déclarait la guerre à l'Allemagne. La Turquie devait entrer en lice le 30 octobre, et le Portugal, le 25 novembre, décidait, conformément à son traité avec l'Angleterre, de soutenir celle-ci dans la lutte; mais sa déclaration de guerre à l'Allemagne ne devait se produire que le 6 mars 1915.

★ ★ ★

Le mercredi 29 juillet, le ministre de la Guerre, M. de Broqueville faisait transmettre à toutes les gendarmeries l'ordre de rappel immédiat des classes 1910, 1911, 1912 et 1913. En outre, à la suite d'une conférence à laquelle avaient pris part le général de Selliers de Moranville, chef de l'état major général, le général Leman, commandant la 3^e division (Liège), et le général Michel, commandant la 4^e division (Namur), ordre était donné de mobiliser les forts de Liège et de Namur. Les écoles régimentaires de l'infanterie furent dissoutes et reçurent l'ordre de rejoindre l'état major de leur corps. Le génie se chargeait de miner les piles des ponts, à Liège et au Val-Benoît, ainsi que de Namur à la frontière, et des troupes étaient échelonnées le long des voies et postées près des ponts. Le 31, dans la soirée, on rappelait les classes de 1902 à 1909.

D'importants travaux de défense étaient entrepris dans la région des forts de Liège et de Namur. On abattait des buissons, des arbres, on tendait des réseaux de ronces métalliques, on construisait des terrassements autour des coupoles.

À Bruxelles, les dépêches de l'étranger, la dissolution de l'École militaire et de l'École d'application, le départ des grenadiers et du 9^e de ligne provoquaient une inquiétude qui se traduisit notamment par un rush de la population vers les guichets de la Banque Nationale, voulant échanger ses billets contre des écus sonnants. L'affluence fut

telle — à la Banque Nationale, à la Caisse d'épargne et dans les banques privées — qu'on dut établir partout un service d'ordre. Des spéculateurs sans scrupule rachetaient les billets de 20 francs à 17, 16 et 15 francs, contribuant ainsi, par leurs agissements indécents, à accréditer le bruit de la dépréciation du papier-monnaie. Des avis officiels du gouvernement, du bourgmestre de Bruxelles, de la Chambre de commerce, aidèrent à apaiser la panique. Le dimanche 2 août, *le Moniteur* publiait un arrêté autorisant la fabrication et l'émission de cent millions de francs de billets de 5 francs.

Entre-temps, la mobilisation s'achevait avec ordre et entrain.

À Bruxelles, on instituait une commission de prestations militaires et l'on ouvrait une souscription publique au profit des familles nécessiteuses des miliciens de l'agglomération rappelés sous les drapeaux.

Le lundi matin, on apprenait que les Allemands avaient occupé pendant la nuit le Grand-Duché de Luxembourg. Ils s'étaient emparés de la gare de Luxembourg, des ponts qui commandent les lignes de Trèves et de Trois-Vierges, puis de la caserne et de l'Hôtel du gouvernement.

Dans la soirée se répandait la nouvelle de l'ultimatum allemand au gouvernement belge, la réponse de celui-ci, débattue le dimanche soir en Conseil d'État, la nomination comme ministres d'État de MM. Goblet d'Alviella, Paul Hymans et Émile Vandervelde, et la convocation du Parlement pour le mardi matin.

Du coup, tout Bruxelles pavoisa dans un ardent élan de patriotisme, les volontaires de tout âge s'enrôlèrent par milliers. L'annonce de la violation de la frontière belge par les troupes allemandes, se dirigeant vers Liège par Stavelot et Verviers, surexcita la foule, qui se mit à saccager les établissements allemands, à faire la chasse aux sujets de Guillaume II et surtout aux espions qui pullulaient dans la capitale. La garde civique, mobilisée, et la police eurent fort à faire pendant quelques jours pour empêcher les déprédations et rétablir le calme. Dans la soirée du 4 août, le bruit se répandit que l'eau potable était empoisonnée, ce qui causa une alerte affolante dans plusieurs faubourgs.

Dès la déclaration de guerre, le Roi avait pris le commandement des troupes. La circulation des trains avait été interrompue dans la région frontière, les rails enlevés, les ponts et les tunnels détruits, les routes barrées par des troncs d'arbres ou des tranchées.

Les Allemands, après avoir cantonné à Moresnet et à Gemmenich, s'étaient avancés, précédés d'un rideau de cavalerie. Ils marchaient sur trois colonnes: l'une par Gemmenich, Bleyberg, Hombourg et Warsage, remontant vers Visé; une seconde par Henri-Chapelle, Battice et Herve; une troisième par Eupen et Spa. Cette troisième colonne, précédée de sa cavalerie, traversa Dolhain et arriva à Verviers le 4 août, à 9 heures du matin. La seconde colonne, en liaison avec la précédente, passa par Herve. Toutes deux se glissèrent vers le sud de la position de Liège en occupant Trooz.

La première colonne gagna le pont de Visé, dont elle ignorait la destruction, s'installa sur la hauteur et mit son artillerie en batterie, tandis que l'infanterie, couchée, tirait sur les troupes belges qui avaient pris position sur la rive gauche de la Meuse, à Hallembaye et Lixhe. Des forces

ennemies s'étaient jetées en avant dans Visé, abandonné par ses habitants. Deux régiments de cavalerie qui avaient passé le fleuve à gué furent décimés par le feu du fort de Liers. Les forts de Pontisse et de Barchon avaient aussi pris part à la lutte, et celui d'Évegnée avait résisté à des attaques violentes. Un détachement qui avait réussi à pénétrer dans les intervalles fut anéanti. Une attaque du 7^e corps allemand par la Vesdre échoua également.

Cette résistance héroïque et victorieuse de nos troupes remplit les Allemands de stupeur et de rage. Dans plusieurs localités, ils commirent des actes d'atrocité abominables.

À Mouland, la plupart des habitations avaient été détruites, beaucoup d'habitants fusillés, entre autres le curé du village. À Berneau, la majeure partie de la population avait été abattue sous des feux de pelotons, sous prétexte qu'elle avait pris les armes contre l'envahisseur. À Visé, des maisons ont été brûlées et des personnes massacrées. À Warsage, le jeudi 6 août des coups de feu s'étant fait entendre, les Allemands rassemblèrent toute la population, désignèrent quatorze habitants qu'ils accusèrent d'avoir tiré sur les troupes et en fusillèrent cinq immédiatement. Un ecclésiastique qui s'était interposé en faveur d'une des victimes — un aliéné — fut également exécuté. Le lendemain, on pendit ou fusilla les autres prisonniers à l'exception du bourgmestre, M. Fléchet, qu'on relâcha, ainsi qu'un vieux charpentier.

★ ★ ★

Pendant que ces horreurs s'accomplissaient, les Allemands, au nombre de 120.000 hommes, développaient leur attaque contre les 40.000 Belges défendant la position de Liège. Des colonnes avaient pour objectif le secteur nord-est, constitué par les forts de Fléron, Barchon, Évegnée. D'autres colonnes se lançaient à l'assaut du secteur sud-est (forts de Boncelles et d'Embourg).

Voici, d'après un rapport officiel, comment se déroulèrent ces combats du 5 août autour de Liège :

I. *Attaque du secteur nord-est.* — a) Attaque du fort de Fléron. — La colonne d'attaque allemande de gauche visant Fléron même, l'intervalle entre Fléron et Évegnée, l'intervalle entre Fléron et Chaudfontaine.

Dès le début, l'attaque est ralentie. Le terrain, en effet, a été hérissé d'obstacles par les Belges. Le tir de l'infanterie et de l'artillerie du fort est très juste. Les contre-attaques dans les intervalles sont très énergiques.

L'offensive est bientôt enrayée. Ce n'est plus qu'une lutte d'artillerie, très meurtrière pour les Allemands.

b) Attaque du fort de Barchon. — La colonne d'attaque de droite attaque en éventail. La colonne d'extrême-droite déborde le fort de Barchon et se porte sur la ville. Mais une brigade de réserve belge fait une contre-attaque immédiate. Les Allemands sont refoulés en très grand désordre. Leurs pertes sont énormes.

L'artillerie lourde allemande fait rage contre Barchon, mais son tir est mal réglé.

L'artillerie lourde belge prend l'avantage. Deux pièces lourdes allemandes sont détruites.

c) Attaque du fort d'Évegnée. — Ici, c'est la colonne allemande qui attaque. Double riposte : d'une part, par l'artillerie des deux forts de Fléron et Barchon ; d'autre

part, par une contre-attaque. L'attaque allemande est arrêtée.

À ce moment, le général von Emmich envoie un parlementaire qui porte ses conditions à la place : reddition immédiate ou un Zeppelin lancera de la pycrite sur les bâtiments de l'état major. Réponse immédiate, elle aussi : le feu des forts redouble et l'offensive de même. Les Allemands sont repoussés à 10 kilomètres en arrière.

À 6 heures, les troupes belges, sortant de la ligne des forts, poursuivent les Allemands à 1.000 mètres au-delà de ces lignes. La retraite allemande s'accroît. Le général Bertrand et ses troupes reprennent Wandre. Les soldats, au retour, portent leur général en triomphe.

2. *Attaque du secteur sud-est.* — Pendant que ces faits se déroulent à l'avantage marqué des Belges dans le secteur nord-est, les troupes allemandes du sud-est cherchent à déborder les positions belges du côté de Huy.

À 10 heures, elles attaquent les forts de Boncelles et d'Embourg. Mais ici encore les obstacles accumulés sur le terrain les retardent sensiblement. Les Allemands tentent une attaque directe ; elle échoue. Leurs pertes sont élevées.

Mais les Belges, au début, n'étaient que 1.500. Les Allemands réussissent à s'engager dans les intervalles. La ligne belge recule de 2 kilomètres : c'est l'instant critique.

Le général Leman n'hésite pas : toutes ses troupes disponibles sont lancées. Ce sont 15.000 hommes au lieu de 1.500. Il fait nuit. On se bat à la baïonnette. L'ennemi est maintenu. Mais, dans l'obscurité, il se produit quelque confusion.

Une petite colonne allemande réussit à gagner la ville et à y pénétrer. Ce sont des fantassins. On leur a fait prendre le bonnet de police pour tromper les Belges. L'officier qui les mène parle anglais pour compléter la ruse. Les hommes ont l'arme sur l'épaule.

Ils se dirigent vers les bâtiments de l'état major.

Mais, à 50 mètres du bureau, les gendarmes les reconnaissent et les refoulent. C'est un violent combat de rue. Les Allemands sont rejetés hors la ville.

Cette tentative contre l'état major devait être reprise pendant la nuit. Vers 3 heures du matin, des espions résidant à Liège et revêtus de l'uniforme kaki anglais se rendaient rue Sainte-Foy, au siège de l'état major, et demandaient à parler au général Leman. Au moment où celui-ci approchait, le chef de la délégation tira son revolver ; mais déjà un officier faisait feu sur l'agresseur, imité aussitôt par les autres membres de l'état major. Quelqu'un avait saisi le général à bras-le-corps et l'entraînait. Tous les Allemands furent abattus, mais un des nôtres — le commandant Marchand — fut tué, ainsi qu'un lieutenant de gendarmerie.

★ ★ ★

La vaillance des troupes belges, le succès de leur défense opiniâtre, leur endurance extraordinaire avaient provoqué à Bruxelles une fièvre patriotique dont les moindres manifestations étaient émouvantes. On acclamait les soldats, tout le monde portait les couleurs tricolores, des ovations discrètes saluaient les convois de blessés.

À l'étranger, ce fut une admiration enthousiaste, d'autant plus ardente que nul ne s'attendait aux résultats de

nos efforts. Le Tsar fit transmettre au général Leman l'expression de son admiration. Les télégrammes de félicitations affluèrent. Les journaux français, anglais, hollandais étaient remplis d'articles dithyrambiques sur les héros belges. On s'accordait à reconnaître que la Belgique rendait un service immense à la cause de la liberté européenne, que les Belges feraient désormais dans l'histoire figure de grand peuple, que nos soldats, dignes descendants des adversaires de César, se classaient parmi les meilleurs du monde entier.

Le 7 août, le Roi Albert adressait à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Grand quartier général, 7 août 1914.

» À L'ARMÉE,

» Nos camarades de la 3^e division d'armée et de la 15^e brigade mixte vont rentrer dans nos lignes après avoir défendu en héros la position fortifiée de Liège.

» Attaqués par des forces quatre fois supérieures, ils ont poussé tous leurs assauts. Aucun des forts n'a été enlevé ; la place de Liège est toujours en notre pouvoir. Des étendards, quantités de prisonniers sont les trophées de ces journées.

» Au nom de la Nation, je vous salue, officiers et soldats de la 3^e division d'armée et de la 15^e brigade mixte.

» Vous avez rempli tout votre devoir, fait honneur à nos armes, montré à l'ennemi ce qu'il en coûte d'attaquer injustement un peuple paisible, mais qui puise dans sa juste cause une force invincible. La Patrie a droit d'être fière de vous.

» Soldats de l'armée belge, n'oubliez pas que vous êtes à l'avant-garde des armées immenses de cette lutte gigantesque et que nous n'attendons que l'arrivée de nos frères d'armes français pour marcher à la victoire. Le monde entier a les yeux fixés sur vous. Montrez-lui, par la vigueur de vos coups, que vous entendez vivre libres et indépendants.

» La France, ce noble pays qu'on retrouve toujours dans l'histoire associé aux causes justes et généreuses, vole à notre secours et ses armées entrent sur notre territoire.

» En votre nom, je leur adresse un fraternel salut.

» ALBERT. »

Le même jour, notre souverain recevait du président de la République française le télégramme suivant, envoyé de Paris-Élysée, à 16 h. 40 du soir :

« À Sa Majesté le Roi des Belges,

» Bruxelles.

» Je suis heureux d'annoncer à Votre Majesté que le gouvernement de la République vient de décorer de la Légion d'honneur la vaillante ville de Liège. Je tiens à honorer ainsi le courage des défenseurs de la place et l'armée belge tout entière, avec laquelle l'armée française verse depuis ce matin son sang sur les champs de bataille.

» R. POINCARÉ. »

Or, ce jour-là, la ville de Liège tombait au pouvoir de l'ennemi ; et les détails des combats du 6 et du 7 août justifiaient pleinement l'éloge royal et la flatteuse distinction accordée à la « Cité Ardente ».

Les Allemands, tenus en échec dans la nuit du mardi au

mercredi, et qui furent notamment écrasés au nord de Liège par la brigade du général Bertrand, avaient repris l'attaque des intervalles entre les forts de Liège dans la nuit du mercredi au jeudi.

Trois corps furent employés à cette tâche : le 7^e, le 8^e et le 10^e. Ce dernier corps, dit « de Brandebourg », marchait vers l'Ourthe, en avant de Spa, quand il fut appelé pour apporter renfort aux deux corps qui assiégeaient Liège.

Liège fut donc attaqué de nuit par l'énorme effectif de 120.000 hommes environ.

La position était défendue par la 3^e division d'armée, renforcée de troupes mobiles de la position composée d'anciennes classes de milice et de gardes civiques. Au total 35.000 hommes environ, plus les garnisons des forts.

Les douze forts de Liège forment un pourtour de 50 kilomètres environ autour de la ville. De ces douze forts, six étaient attaqués, ainsi que leurs intervalles. C'étaient les forts situés sur la rive droite de la Meuse : soit, du nord au sud, Barchon, Évegnée, Fléron, Chaudfontaine, Embourg, Bonnelles. Il y avait sept intervalles à défendre : soit, du sud au nord, Flémalle-Bonnelles, Bonnelles-Embourg, Embourg-Chaudfontaine, Chaudfontaine-Fléron, Fléron-Évegnée, Évegnée-Barchon, Barchon-Pontisse.

Repoussés malgré leur situation avantageuse, les Allemands usèrent d'une feinte. Ils firent attaquer furieusement les deux intervalles du sud, Flémalle-Bonnelles et Bonnelles-Embourg par le 10^e corps.

Ce fut une avalanche d'hommes. Il fallut envoyer à importants renforts aux défenseurs de ces deux intervalles et dégarnir les intervalles voisins. Alors que les Allemands disposaient d'une moyenne de 17.000 hommes par intervalle, nous n'en disposions que de 4.000 à 5.000. Ceci à titre d'indication, car on comprend que les troupes ne sont point réparties ainsi en parties égales entre les intervalles. L'assaillant concentrait de grandes forces contre le secteur choisi pour déboucher ; la défense, elle, faisait des transports de troupes à l'intérieur, appelant une partie des troupes d'un intervalle au secours de celles d'un autre, etc. Certaines de nos unités d'infanterie ont fait, au milieu de la nuit, des marches de 40 à 50 kilomètres, après avoir combattu et appelées à reprendre le combat à l'arrivée.

Les Allemands attaquèrent donc en force les deux intervalles du sud, tout en prononçant leur offensive dans tous les autres intervalles, afin d'empêcher les défenseurs de dégarnir ceux-ci. Ce fut une lutte formidable. Nos troupes du sud, malgré leur faiblesse numérique, tinrent bon, résistant héroïquement. Les Allemands se lançaient à l'assaut et étaient massacrés par centaines. Les nôtres durent être secourus et les intervalles voisins leur envoyèrent des renforts.

Les Allemands firent alors un nouvel effort dans l'intervalle Évegnée-Fléron. La lutte se produisit autour des villages de Retinne et de Queue-du-Bois et autour des ouvrages de défense creusés profondément et entourés de fils barbelés et de fougasses. Les défenseurs de cet intervalle furent enfin débordés, après des prodiges de valeur, et enfoncés.

En même temps qu'ils attaquaient les intervalles, les

Allemands se lançaient à l'assaut des forts. On les voyait, au clair de lune ou sous la lumière fulgurante des projecteurs, s'avancer par masses profondes vers les glacis, qui sont le sol en déclivité et garni de fil barbelé qui se trouve devant le fossé du fort. Les hommes des premiers rangs étaient armés de cisailles pour couper les fils. Les autres se jetaient par terre, attendant anxieusement que la brèche fût ouverte afin de pouvoir arriver au fossé.

Mais, pendant ce temps, les coupoles à éclipse se soulevaient et les canons de 5.7 crachaient leur mitraille, tandis que l'infanterie du fort, garnissant les parapets posés sur le bétonnage, tirait sans discontinuer. Mais surtout, c'était l'artillerie de campagne pointée sur le glacis qui faisait le plus de ravages. Le général Leman avait fait placer une batterie à chaque fort, avec boîtes à balles, dont le tir balayait complètement le glacis. Le commandant du fort, placé dans un observatoire, attendait le moment où les assaillants se jetaient sur le glacis et restaient couchés pour ordonner le feu. Et alors, les canons de 5.7 de campagne, servis par des artilleurs entièrement couverts, partaient automatiquement et tiraient jusqu'à vingt coups à la minute, chaque coup envoyant deux cents balles sur les ennemis.

Sur tous les glacis, l'assaillant fut décimé, déchiqueté, et les forts demeurèrent en notre entière possession.

Maîtres de l'intervalle Fléron-Évegnée, les Allemands y placèrent de l'artillerie et se mirent à tirer sur la ville. Cependant les nôtres reprirent l'offensive et parvinrent à réoccuper l'intervalle. Mais les Allemands disposaient du nombre. Ils préparèrent une attaque désespérée, revinrent en force et emportèrent définitivement la position.

Le chemin était ouvert vers la ville. Remettant leurs canons en batterie, ils tirèrent de nouveau sur la ville. Un obus tomba rue de Pitteurs, un autre sur le pont Maghin, un autre à Bressoux. Les 4.000 bêtes parquées sur la plaine furent dirigées vers Ans. Le bombardement continua à la fois sur le quartier d'Outremeuse et le centre de la ville. De leur position, les Allemands dominaient l'agglomération et étaient à l'abri de l'artillerie des forts voisins.

À 2 heures, on dut enfermer le colonel commandant la citadelle; frappé de folie subite, il avait fait hisser le drapeau blanc. À 3 h. 1/2, des parlementaires allemands se présentaient, exigeant la reddition de la position de Liège. Le général Leman répondit qu'ils pouvaient occuper la ville, mais qu'il ne rendrait pas les forts.

— Tout ou rien! lui répondit-on.

Et le bombardement recommença. À ce moment, la panique s'empara d'une partie de la population, qui s'enfuit dans le plus grand désordre.

Dans le milieu de la nuit du vendredi 7 août, les obus allemands ayant incendié la toiture des constructions intérieures de la citadelle, celle-ci fut évacuée par la garnison. La 3^e division se concentra sur la rive gauche de la Meuse. Tous les intervalles furent abandonnés, et le général Leman se retira au fort de Loncin.

À 5 heures du matin, les Allemands entraient en ville. Le comte Lammsdorf, chef d'état-major du 10^e corps d'armée, fit savoir au bourgmestre que le bombardement de la ville serait repris si les forts n'étaient pas rendus. Il autorisait des délégués à se rendre auprès du général

Leman pour conférer avec lui. Les délégués, au nombre desquels se trouvaient le bourgmestre et l'évêque de Liège, devaient aller chercher leurs sauf-conduits à la citadelle. Au moment où ils allaient quitter la citadelle, munis de leurs laissez-passer, le comte Lammsdorf déclara que toutes les personnes présentes étaient retenues comme otages. Les prisonniers passèrent la nuit dans des casemates, puis neuf d'entre eux furent gardés, à l'exception de M^{re} Rutten et du bourgmestre Kleyer, autorisés à reprendre leurs occupations. Les otages furent remis en liberté sur parole le dimanche 9 août.

Pendant ce temps, la ville avait été fortifiée à l'intérieur. Une partie du 10^e corps d'armée occupait le plateau de Cointe, et la bifurcation sur les hauteurs de Saint-Nicolas, vers Hollogne, était garnie de tranchées et de barricades.

★ ★ ★

La dépêche du Président de la République française au Roi des Belges, datée du 7 août, révélait que depuis le matin de ce jour-là les forces françaises coopéraient avec notre armée à la lutte contre l'envahisseur. Elles avaient évidemment pénétré dans notre territoire par le sud de la province de Namur et du Luxembourg, mais leurs positions n'étaient point divulguées par l'état major; et la proclamation de l'état de siège, étendu le 7 août à toutes les provinces belges, facilitait le secret des mouvements militaires.

Quant à l'ennemi, il ne nous fournissait d'indices sur sa marche que par l'apparition de cavaliers s'avancant en éclaireurs pour couper les fils télégraphiques et téléphoniques. Six uhlands, surpris à cette besogne par des lanciers entre Gisves et Havelange, avaient été amenés le 5 à Namur. On en avait arrêté une dizaine le lendemain aux environs d'Assesse et de Naninne. Un groupe de deux cents cavaliers s'était aventuré près d'Haversin. Le même jour, des gendarmes en avaient attaqué dix-sept à Hasselt. On en signalait à Glons, à Eben, à Nederheim, à Lowaige.

À Arlon, les premières estafettes firent leur apparition le 7 août, après-midi. Une douzaine de dragons arrivèrent par la rue du Luxembourg, puis firent demi-tour après avoir lu des dépêches affichées. Un autre groupe, venu d'Eischen, s'avança jusqu'à la Grand-Rue, puis s'en retourna. Route de Mersch, un coup de feu partit du *Café Turc*. Les dragons firent front, déchargèrent leurs mousquetons, et l'un d'eux, fonçant, lance en arrêt, blessa mortellement une femme qui se trouvait à la fenêtre. Une délégation de la ville partit aussitôt pour Eischen afin de présenter à l'officier commandant les regrets des autorisés.

Presque partout, ces patrouilles étaient suivies, à quelques heures de distance, par des détachements de cent à trois cents hommes — cuirassiers, dragons, chasseurs ou uhlands —, qui se risquaient jusqu'à nos avant-postes. Beaucoup furent abattus ou fait prisonniers.

Le 8, on signalait un mouvement assez sérieux de troupes allemandes dans le Condroz. Le lendemain, on annonçait que deux divisions de cavalerie allemande avaient quitté les bords de la Meuse.

Ce jour-là, les Allemands faisaient leur apparition à Tongres. Voici le procès-verbal officiel de la rencontre du Collège échevinal de cette ville avec les officiers allemands:

« Le dimanche 9 août, vers 11 h. 1/2 du matin, la cavalerie allemande est entrée en ville. Un officier du 9^e bataillon de chasseurs de Lauenbourg, qui a refusé de décliner ses qualités, s'est présenté, revolver au poing, à l'hôtel de ville. Il a demandé qu'on enlève le drapeau belge de l'hôtel de ville et de la tour de l'église Notre-Dame. Le Collège échevinal a répondu qu'il était aux ordres de Sa Majesté le Roi des Belges, et qu'il protestait contre l'occupation de la ville par les troupes de S. M. l'empereur d'Allemagne.

» L'officier a répondu que les troupes n'occuperaient pas la ville, mais qu'il donnait acte de la protestation du Collège échevinal, et qu'il fallait enlever les drapeaux, que sinon la ville serait bombardée.

» Il a ajouté qu'il n'exigeait pas que le drapeau allemand fût arboré.

» Le Collège échevinal a fait observer que les ordres de l'autorité belge ne lui permettaient que de céder à la force, et que si l'autorité militaire allemande voulait faire enlever le drapeau, elle devait y faire procéder par des soldats allemands.

» Les soldats allemands ont alors enlevé le drapeau belge à l'hôtel de ville et à l'église Notre-Dame, vers 11 h. 1/4.

» Un autre officier allemand s'est présenté, exigeant la remise de la caisse communale. Le Collège échevinal a répondu qu'il ne pouvait céder qu'à la force. Il a ensuite été procédé à la remise de la caisse communale contre quittance. L'encaisse s'élevait à 7.620 francs.

» Pour copie conforme :
» (s.) GEORGES MEYERS.

» Tongres, le 10 août 1914.»

Les officiers allèrent prélever également les recettes à la gare et à la poste, achetèrent des vivres et du fourrage, puis le détachement quitta Tongres, en y laissant une garde de trois cents hommes qui partit dans la nuit.

Le détachement se rendit à Landen, envahit la gare, déboulonna les rails et coupa les fils télégraphiques vers Tirlemont.

Tandis que les journaux publiaient le récit de ces escarmouches d'avant-garde, Bruxelles apprenait la prise de Liège par l'arrivée, le 9 août, de milliers de fugitifs, chassés de la ville par le bombardement, et qui accouraient, affolés, épuisés, sans vivres et sans ressources. Il fallut d'urgence prendre les mesures nécessaires pour les héberger, les ravitailler, pourvoir à leurs besoins pressants.

Ce même jour, on apprenait que le Roi Albert venait de recevoir du gouvernement français la médaille militaire, la plus haute distinction qu'on puisse offrir à un officier général. Et les félicitations continuaient d'affluer de l'étranger, de la part de la ville de Paris, de la ville de Lyon, de la Douma russe, etc.

★ ★ ★

Les hostilités commencèrent le 10 août, dans la Hesbaye, entre la cavalerie allemande et nos avant-postes. Ces troupes de cavalerie — deux divisions complètes, suivies de détachements d'infanterie — avaient passé la Meuse aux environs de Lixhe, s'étaient portées sur le sud du Limbourg, à Tongres et à Saint-Trond, et leur avant-garde, forte de trois cents hommes pourvus de mitrailleu-

ses, avait atteint Hannut le 11.

Ordre fut donné aux lanciers de se porter à leur rencontre et d'essayer d'enrayer leur marche. Le contact se produisit en plaine, près d'Orsmael-Gussenhoven. Les lanciers eurent d'abord le dessus : ils attaquèrent leurs adversaires à coups de carabine, puis foncèrent dans leurs rangs au galop et les firent reculer.

À ce moment, six mitrailleuses portées à dos de cheval vinrent soutenir l'effort des uhlans et leur feu meurtrier obligea les Belges à la retraite.

Les Allemands s'étaient conduits pendant l'action en vrais barbares, achevant les blessés, tirant sur les soldats qui voulaient se rendre. Ils brûlèrent quatorze maisons d'Orsmael, fusillèrent sept habitants, en exécutèrent trois à Dormael, trois à Haelen, d'autres encore à Heelenbosch, à Melckwezer, saccagèrent des fermes, incendièrent des maisons.

★ ★ ★

Ces cavaliers appartenaient à des forces ayant pour mission d'explorer la région entre Saint-Trond et Tirlemont et de passer au nord de l'armée belge. Ces forces comprenaient en outre de l'artillerie légère et de l'infanterie.

Les Belges leur opposèrent une division de cavalerie et une brigade mixte avec de nombreuses mitrailleuses pour répondre à celles des Allemands. Leur effectif, environ 7.000 hommes, était donc notablement inférieur à celui des Allemands.

Le mercredi, de grand matin, les Allemands se rassemblèrent entre Hasselt et Saint-Trond et partirent dans la direction de Diest, principalement par Stevoort et Herck-la-Ville.

Leurs pointes, cependant, se portèrent de différents côtés sur un front Saint-Trond-Herck-la-Ville. D'une part, à leur gauche, ils se gardaient sur la route de Saint-Trond à Tirlemont, à la hauteur d'Orsmael-Gussenhoven ; ils appuyaient, d'autre part, leur droite à la route de Hasselt à Diest.

À 7 heures du matin, les uhlans prirent contact avec des patrouilles du 4^e lanciers, qui se replièrent sur Haelen en donnant l'alarme. Le village était occupé par l'infanterie, des carabiniers cyclistes et des lanciers. Les Allemands déployèrent leurs lignes dans la direction de Losbergen et de Assent, essayant ainsi, en contournant nos positions, d'arriver à la route de Diest à Louvain.

Ce mouvement fut déjoué par les nôtres, qui forcèrent l'infanterie prussienne à battre en retraite à Losbergen, après que le 4^e lanciers, dont la conduite fut héroïque, eût culbuté la cavalerie ennemie à Zeelhem.

Le village de Haelen fut pris par les Allemands vers midi.

Les barbares le saccagèrent avec une furie inouïe, ne respectant rien, forçant les portes des habitations privées, mettant le feu à celles des notables de la bourgade.

Le pont de la Grande-Nèthe, qui était resté à peu près intact, malgré une tentative du génie pour le faire sauter, avait facilité à l'ennemi l'accès du village.

À hauteur de Wellecorn, environ à mi-chemin de Diest à Haelen, les carabiniers cyclistes avaient établi une barricade qui coupait la chaussée dans toute sa largeur.

Trois fois, les escadrons de uhlans essayèrent d'enlever la position en chargeant. Trois fois ils furent accueillis par une fusillade si nourrie et si précise qu'ils durent reculer, laissant sur le terrain des morts en quantité.

L'état major allemand fit alors évacuer une batterie d'artillerie et ordre lui fut donné de balayer la route.

Mais les excellents tireurs que comptent nos infatigables carabiniers réussirent, par la justesse de leur tir, à priver en un rien de temps la batterie ennemie du concours de ses servants.

Le 4^e lanciers, partant à travers champs, refoula nos ennemis vers Losberghen, leur infligeant des pertes sérieuses.

L'ennemi avançait quand même sur Haelen et Cortenaeken. Le combat devint bientôt extrêmement violent. À 2 heures de l'après-midi, le feu faisait rage. Les mitrailleuses allemandes crépitaient sans répit, tandis que le bruit plus puissant de nos Mausers leur répondait.

On en vint aux corps-à-corps. Notre cavalerie chargea la cavalerie allemande. La nature du terrain ne se prêtant pas à des déploiements, on chargeait par petits paquets à travers champs. Le pays est entrecoupé de haies et de monticules. Il y eut là des rencontres d'une rare violence, où les nôtres firent preuve aussi d'audace et de valeur.

Les Allemands, qui négligeaient de se couvrir, firent des pertes sensibles et laissèrent s'écouler un temps très précieux. Leur attaque consistait à faire avancer beaucoup de monde pour vaincre par la masse. Au contraire, les Belges manœuvraient; mais les Allemands ne paraissaient pas vouloir changer leur dispositif.

Cela occasionna une terrible attaque.

Les Belges se sont battus avec la plus grande bravoure. On cite à leur actif de nombreux traits de courage. C'est ainsi, notamment, que le maréchal des logis Rousseau, des chasseurs à cheval, s'est conduit en héros. À la tête d'un peloton de huit hommes, il a chargé un gros de uhlans et a ramené dix chevaux dont il avait abattu les cavaliers. Il a eu la main traversée d'un coup de lance.

La cavalerie allemande se précipitait contre les barricades, essayant de les enlever de vive force. Les nôtres la décimaient méthodiquement.

Ce qui redoublait les difficultés avec lesquelles les Allemands étaient aux prises, c'est qu'ils devaient se présenter dans de véritables défilés constitués par les ponts jetés sur la Gêthe et la Velpe. La plupart de ces ponts avaient été détruits; il n'en restait qu'un ou deux, d'où l'obligation où était l'ennemi de se constituer en longue colonne pour passer.

Cette attaque des ponts fut aussi sauvage que celle des barricades. On voyait les officiers presser leurs hommes en avant, les jeter à l'assaut sous le feu de nos fusils et de nos mitrailleuses. Les cadavres jonchaient les ponts. Néanmoins, les ennemis se présentaient toujours.

À un moment, une véritable hécatombe se produisit. Sur la route de Herck à Haelen, une longue colonne de cavalerie se présenta d'enfilade devant nos mitrailleuses. Les Allemands se précipitaient en avant, sans souci de la manœuvre. Ce fut une boucherie. Hommes et chevaux tombèrent comme des mouches, jusqu'à ce qu'on leur donnât, enfin, décimés, l'ordre de se retirer.

À 6 heures, la défaite allemande était complète. L'attaque prenait fin et les débris des unités ennemies fuyaient les rives de la Gêthe et de la Velpe dans le plus grand désordre.

Ce fut une déroute dans le soir tombant. Ce qui restait d'Allemands courait et galopait vers Tongres.

Les pertes allemandes, au cours de la journée, s'élevèrent à plus de trois mille hommes. Les troupes belges, bien abritées et qui manœuvrèrent si périeusement, ne subirent que des pertes beaucoup plus minimales.

La nouvelle de cette victoire, annoncée à Bruxelles le le soir même par un communiqué du ministère de la Guerre, y provoqua une joie d'autant plus enthousiaste que toute la journée la fièvre patriotique de la foule avait été entretenue par la présence d'un détachement du 9^e cuirassiers de Douai, arrivé la veille, et de dragons, que l'on acclamait dans les rues.

★ ★ ★

Le 11 août, des hussards avaient été surpris à Linsmeau, près de Landen, par une patrouille belge qui avait tué l'officier. Nos soldats s'étant repliés par ordre vers Tirlemont, trois à quatre cents uhlans se présentèrent à Linsmeau avec trois mitrailleuses, accusèrent les habitants du meurtre de l'officier, fusillèrent plusieurs personnes, brûlèrent une dizaine de fermes, rassemblèrent ce qui restait de la population mâle, maltraitèrent leurs prisonniers avec barbarie, puis en retinrent une dizaine dont les cadavres furent retrouvés le jeudi matin.

À cette même date du mardi 11, les Allemands — qui avaient dû suivre la ligne de pénétration de la vallée de l'Ourthe par Durbuy, Barvaux, pour gagner la vallée de la Meuse et Givet — étaient signalés sur divers points des Ardennes. Six à sept cents hussards occupaient les gares de Rochefort et de Jemelle, l'état major allemand se trouvait au château de Linden, à Barvaux, tandis que mille cavaliers passaient par Ciney. On en vit à Leffe, à Houyet, à Dorinne-Durnal, où un détachement du 148^e d'infanterie française les mit en déroute, à Profondeville, à Ramillies, à Florenville...

Le 12, des dragons se présentaient à la Banque Nationale de Hasselt et s'emparaient de l'encaisse, se montant à 2 millions 75.000 francs.

Le lendemain, six cents Allemands, qui avaient pillé Bierwart, se faisaient massacrer par l'artillerie belge à Meux, près d'Éghezée. À Noville-Taviers, un gros de cavalerie allemande s'était installé dans un repli de terrain avec trois autos et des mitrailleuses et s'occupait de télégraphie sans fil. Surpris par des lanciers et des cyclistes, les ennemis durent battre en retraite après un vif engagement, en abandonnant leurs mitrailleuses, montées sur autos, et une partie de leurs chevaux.

Vers Geer-Betz, localité sur la Gêthe, à 6 kilomètres au sud de Haelen et à 5 kilomètres de Cortenaeken, une autre rencontre eut lieu. Les Allemands furent repoussés avec pertes et durent se replier vers l'est. Des escarmouches eurent lieu également, le 13, à Stevoort, près de Haelen, entre nos avant-postes et les uhlans.

★ ★ ★

C'est dans cette même journée du 13 qu'eut lieu le dernier échange diplomatique entre l'Allemagne et la

Belgique.

Après la prise de Liège, le gouvernement impérial avait fait soumettre au gouvernement belge, par l'entremise d'une puissance neutre, une note dans laquelle, après avoir tenté de justifier la violation du territoire belge, et avoir rendu hommage à l'héroïsme de nos troupes, l'Allemagne se déclarait prête à toute convention germano-belge compatible avec le différend entre elle et la France, et à évacuer le territoire dès que la situation militaire le lui permettrait.

Le 13 août, la Belgique, fidèle à ses obligations internationales, déclarait maintenir la réponse faite à l'ultimatum du 3 août.

★ ★ ★

Malgré les succès d'Orsmael, de Haelen, de Diest, de Noville-Taviers, l'extension croissante de l'aire de pénétration des forces allemandes entretenait dans le public une nervosité que l'établissement de la censure militaire, le 14 août, rendit plus aiguë. Si les Allemands se répandirent ainsi dans tout le pays, et s'ils n'avaient pas violé le territoire hollandais, ne fallait-il pas en conclure que certains forts de Liège avaient été réduits au silence ?

La Métropole d'Anvers, ayant annoncé la prise du fort de Barchon, avait été suspendue pour quarante-huit heures, pour avoir publié une fausse nouvelle.

Le Soir avait publié une dépêche du 14, datée de Tirlemont, conçue en ces termes : « Les derniers renseignements arrivés semblent montrer que les Allemands prononcent un mouvement général vers notre armée de campagne et vers Bruxelles et Anvers. De l'infanterie en masse s'avance, en effet, de la Meuse vers Tongres et Saint-Trond, et sur le front Saint-Trond-Diest, qui est occupé par de nombreuses forces de cavalerie. La cavalerie peut être évaluée à trois ou quatre divisions. Il s'agit donc d'une attaque en force vers Diest et Aerschot et, peut-être, d'une attaque générale par plusieurs corps allemands contre notre armée. Ce mouvement se fait dans une direction très septentrionale. Waremmé, en effet, n'est même pas occupé. Les forces allemandes marchent sur le front Saint-Trond-Hasselt, la cavalerie étant en force à la droite de Hasselt, vers Beeringen. La direction semble nettement orientée vers le nord de Bruxelles et vers Anvers. Notre armée surveille attentivement ce mouvement et prend des mesures en conséquence. »

Cette dépêche fut catégoriquement démentie. D'autre part, voici quels renseignements l'on publiait le même jour sur les opérations autour de Liège :

« Les Allemands ont cessé leur canonnade contre les forts de la rive droite de la Meuse. Ils portent tout leur effort sur la rive gauche.

» Ils ont fait passer par leur tête de pont de Lixhe de l'artillerie de siège, amenée lentement par le plateau de Herve. Ils ont investi les forts de la rive gauche et commencé le bombardement.

» Les forts attaqués sont ceux de Pontisse, au nord, près de la Meuse, de Liers, de Lantin, de Loncin, de Hollogne et de Flémalle, qui arrive, au sud, à la Meuse. Le bombardement le plus violent a été jusqu'ici contre les forts de Hollogne et de Flémalle.

» Pontisse a subi un assaut dans la nuit de mardi à mer-

credi. Ce fort gêne particulièrement les Allemands dans leur passage de la Meuse à Lixhe. Aussi cherchent-ils à le prendre rapidement à coups d'hommes par des attaques de vive force, sans attendre l'action de l'artillerie de siège. L'attaque de mardi soir, d'abord commencée mollement, a atteint, au milieu de la nuit, une extrême violence. Les Allemands voulaient profiter des deux ou trois heures d'obscurité que donne actuellement la nuit.

» Les Allemands n'ont pu dépasser le glacis, où ils ont été fauchés par masses. Ils avaient amoncelé des fascines et des matelas pour remplir les fossés, mais ils n'ont pu s'en servir. Le fort de Liers a prêté un appui efficace au fort de Pontisse pendant l'assaut. »

Ces renseignements s'arrêtaient au mercredi 12 et n'expliquaient point pourquoi les efforts allemands contre les forts de la rive droite avaient cessé. Or, la nouvelle de *la Métropole* était exacte, tout comme les événements allaient démontrer l'exactitude, du moins dans son sens général, de la dépêche de Tirlemont. Le fort de Barchon avait succombé le samedi 8 août.

Le premier coup de canon avait été tiré par Barchon le mardi matin, vers 3 heures, sur des troupes allemandes qui descendaient des hauteurs de Blégny. Vers 1 heure de l'après-midi, l'attaque commença et occasionna bientôt des pertes sensibles à la garnison. Le commandant du fort demanda par téléphone que les forts voisins tirassent sur lui à shrapnells. Cette pluie de projectiles obligea les Allemands à la retraite ; mais, dès ce moment, le bombardement du fort commença et continua, avec quelques interruptions, une partie de la nuit et toute la journée de mercredi 5 août. Le jeudi matin, les troupes belges avaient quitté la rive gauche de la Meuse et les forts restaient livrés à leurs seules ressources.

Pendant cette nuit s'était déroulée à Boncelles la fameuse attaque où nos soldats se battirent si héroïquement.

Le retrait des troupes d'intervalles avait eu pour résultat de permettre aux Allemands d'amener leur grosse artillerie à proximité des forts. Dès ce moment, la démolition du fort par les obus ennemis fut entreprise systématiquement, et le samedi, à 4 h. 1/2, le commandant faisait hisser le drapeau blanc. Les officiers et les assimilés furent laissés libres sur parole. Pendant la visite du fort, l'explosion accidentelle d'un tas de grenades tua sept officiers allemands et en blessa d'autres.

Les autres forts furent pris vers la fin de la semaine suivante et avaient tous succombé le 16 août.

Le général Leman, après la reddition de Liège, s'était rendu au fort de Loncin, le plus moderne et le plus important de ceux qui constituaient le camp retranché. Les Allemands commencèrent le bombardement le 10 août, mais le fort résista aux effets de l'artillerie, qui n'était pas celle de gros calibre.

Le 14 août tombèrent sur le fort les premiers projectiles des pièces de 21 centimètres. Le 15 entrèrent en jeu les mortiers de 420. À 7 heures du matin, un projectile causa de terribles dommages.

L'escarpe du côté nord fut démolie. Vers 10 heures du matin, comme le feu avait cessé, le général visita les réduits et les galeries. Les dégâts étaient énormes, les gaz

que dégageaient les projectiles en explosant rendaient dans les galeries l'air irrespirable. Le bombardement reprit vers 2 heures du soir. Comme le général Leman passait dans une galerie couverte, le fort sauta accidentellement. Le général perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il se vit entouré d'officiers allemands, dont un lui présentait une tasse de café.

Ses blessures pansées, le général fut conduit en automobile à Liège, où on lui déclara qu'on le gardait prisonnier, mais qu'en raison de son grand courage et de sa valeur, on lui laissait son épée.

À Bruxelles, le 19 août, on affirmait encore que les forts de Liège tenaient bon.

La seule nouvelle qui nous parvint à ce moment, et que la censure laissa passer, fut celle du combat livré le 15 août, à Dinant, entre Allemands et Français. Voici les détails qui furent publiés par la presse le 18 août :

« Vers 3 heures, les 500 hommes d'infanterie française qui se trouvaient sur les hauteurs de la citadelle furent délogés de leurs positions par les Allemands.

» Beaucoup inférieurs en nombre, ils se replièrent sur la ville en descendant les quatre cent et huit marches des escaliers de la citadelle, aboutissant à la Grand-Place et au pont. À coups de mitrailleuses, les Allemands, du haut de l'ancien fort, les décimèrent.

» Cependant, de la rive gauche, les Français, qui avaient installé des mitrailleuses à l'*Hôtel Moderne*, ripostaient à l'attaque allemande, tiraient sur la citadelle et causaient à l'ennemi de fortes pertes.

» L'infanterie allemande n'osa pas suivre les Français dans la périlleuse descente de l'escalier. Ils se dirigèrent vers la ville par la rue Saint-Jacques, qui contourne la citadelle, sur laquelle ils avaient planté le drapeau du Kaiser.

» Les Français, qui barraient la rue, durent se replier, traversèrent le pont sous le feu des Allemands et allèrent se poster au passage à niveau de la rue de Philippeville.

» À ce moment, il était 4 heures.

» L'artillerie française entra en action. Elle vint prendre position sur les hauteurs de la rive gauche, près du chemin de Bon-Secours. Elle dirigea sur la citadelle et sur le plateau, qui s'étend derrière, un feu très nourri qui non seulement fit taire les canons allemands, mais obligèrent l'ennemi à se retirer.

» Cependant, une cinquantaine de fantassins allemands avaient pu passer le pont. Ils arrivèrent, toujours tirant, à l'entrée de la route de Philippeville, non loin de la gare. Les Français, renforcés, se jetèrent sur eux, baïonnette en avant, et, dans une charge furieuse, les massacrèrent jusqu'au dernier.

» Puis, prenant l'offensive, ils escaladèrent la citadelle, les uns par l'escalier, jonché de cadavres, les autres par la rue Saint-Jacques, et, toujours soutenus par le feu efficace de l'artillerie, ils refoulèrent les Allemands loin sur le plateau.

» À 5 h. 30, un soldat français arrachait le drapeau allemand de la vieille citadelle qui, depuis de nombreuses années, n'est plus qu'un vestige historique sans valeur militaire.

» Les Allemands auraient eu plusieurs milliers d'hommes hors de combat. Les pertes françaises, quoique sensibles, sont beaucoup moindres. Ce grand écart entre les pertes des uns et celles des autres est compréhensible par ce fait que les forces françaises, surprises à 3 heures, étaient relativement faibles, tandis que de véritables masses allemandes ont été balayées du plateau par l'artillerie française, qui assura le succès de la journée.

» Mais il n'y eut pas que des soldats tués au combat.

» M. Léon Mousseux, propriétaire de l'hôtel *Tête d'Or*, reçut une balle en plein front et fut tué net, au moment où, rue Saint-Jacques, il relevait un blessé.

» D'autre part, le facteur des postes de Bouvignes fut frappé à mort par un éclat d'obus, au moment où il rentrait chez lui.

» Un obus est entré par la fenêtre au café Pirson, route de Philippeville, et s'est installé dans un fauteuil !!!

» Plusieurs maisons ont souffert, surtout dans le quartier Saint-Médard, dont les habitants, effrayés, sont partis.

» Pendant la bataille, les habitants de Dinant, terrorisés, s'étaient cachés dans les caves.

» Sur la hauteur, le château et la ferme de Meez ont été incendiés.

» Le succès de la journée fut complet. »

★ ★ ★

Le même jour, 15 août, quelques centaines d'hommes demeurés autour des forts de Liège arrivaient dans la soirée à Namur, ayant réussi à passer à travers les troupes allemandes qui entouraient Liège et parcouraient la campagne.

Ils étaient environ six cents, appartenant au 1^{er} bataillon du 34^e de ligne. Ils occupaient l'intervalle entre les forts de Chaudfontaine et d'Embourg, et l'ordre d'évacuation, transmis dans la nuit du mercredi 5 au jeudi 6, ne leur était pas parvenu. Pendant huit jours, ils restèrent isolés au milieu des troupes allemandes.

La mitraille de l'artillerie lourde rendant leur situation intenable, ils se mirent en marche le jeudi 13, attaqués aussitôt par l'ennemi, qui fit prisonnière toute une compagnie. Les quatre cents hommes restants furent rejoints par un bataillon du 14^e de forteresse. La troupe s'achemina vers la vallée de l'Ourthe, passa la rivière à gué près de Tilff, escalada les pentes de Sart-Tilman, se dirigea vers Bonnelles, Val-Saint-Lambert, et atteignit Awans, près de Loncin, à 3 heures du matin.

Le bombardement du fort rendant la situation critique, la troupe retourna sur ses pas dans la nuit du vendredi, se dirigea vers Chapon-Seraing, s'empara de quelques uhlands, dont les indications lui permirent d'éviter une division de cavalerie allemande, atteignit Huy le samedi après-midi. Les troupes belges en étaient parties le matin même. Nos vaillants soldats, épuisés par une marche de seize heures, purent heureusement gagner Namur, grâce à un train que forma le chef de gare. Une heure après leur départ, les uhlands occupaient la gare de Huy.

★ ★ ★

Le gouvernement belge se décida à quitter Bruxelles pour Anvers le 17 août, accompagnant dans la métropole commerciale la famille royale. Déjà à ce moment, l'armée

belge battait en retraite vers le nord, tout en soutenant contre l'ennemi divers engagements plus ou moins importants. Tandis que des patrouilles françaises entraient en contact avec des cavaliers ou des cyclistes allemands dans le Brabant wallon et les environs de Gembloux, des escarmouches avaient lieu le 18 entre Allemands et Belges près de Jodoigne, du côté de Geet-Betz, à Schaffen.

Dans la matinée, les Allemands, forts de cinq régiments de cavalerie et de deux d'infanterie, ouvraient le feu sur les glacis qui entourent Diest. Après un combat peu meurtrier pour nos soldats, ceux-ci se replièrent en arrière.

Le même jour, la bataille faisait rage à Hauthem-Sainte-Marguerite, près de Tirlemont, et le lendemain, 19, aux environs d'Aerschot.

Cette dernière localité avait déjà été occupée par les Allemands le 17. Ils y avaient amené ce jour-là vingt-huit prisonniers, dont deux parvinrent à s'échapper et à gagner Anvers. Les autres furent fusillés ou jetés dans le Démer.

On apprenait bientôt que d'autres atrocités avaient été commises dans de nombreuses localités.

À Canne, petite commune située à 4 kilomètres de Maestricht, à la frontière belge, des troupes allemandes passaient le 18 au soir. C'était un convoi d'une trentaine de voitures. Soudain, on entendit un coup de sifflet. Immédiatement après, de la dernière voiture, deux coups de feu furent tirés par des soldats. Ce fut le signal d'une fusillade générale. Les balles pleuvaient sur les habitants qui s'enfuyaient vers la Hollande. Beaucoup furent massacrés. La femme du bourgmestre fut tuée à coups de lance, ainsi que le député permanent Derrik. Ces horreurs furent accomplies par des hussards de Poméranie.

Le même jour, le village de Grand-Rosière était incendié, et des excès commis à Grand-Leez, Enines, Aischen-Refail.

À Ottignies, la patrouille d'avant-garde y avait été accueillie, le 19 août, vers 6 h. 1/2 du soir, à coups de feu par des gardes-civiques de Bruxelles et de Morlanwelz. Le chef, un comte de Saxe-Weimar, fut tué. Quand ils découvrirent le cadavre, les Allemands incendièrent la localité. Soixante maisons furent réduites en cendres et six personnes fusillées. Tout Ottignies fut livré au pillage.

À Bruxelles, on avait fiévreusement construit des baricades et ouvert des tranchées aux portes de la ville. Le 19 au soir, quand on eut la certitude que les Allemands étaient proches et que l'armée belge s'était retirée vers le nord, on remit les chaussées en état, on licencia le second ban de la garde civique et l'on embarqua le premier ban pour Alost et Gand.

Le lendemain, vers midi, le bourgmestre, accompagné de deux échevins et du secrétaire communal, allait attendre, place Dailly, l'arrivée de l'armée ennemie et débattre avec le plénipotentiaire du commandant en chef du 4^e corps les clauses de la convention qui frappait la ville d'une imposition de 50 millions de francs et de lourdes réquisitions.

Les troupes allemandes entrèrent à Bruxelles vers 2 h. 1/2 et l'hôtel de ville fut immédiatement occupé par le général major von Jarotsky.

Le 22 août, une lettre du général von Bülow, comman-

dant en chef, annonçait aux autorités communales, en guise d'avertissement, qu'à Andenne, où les habitants avaient attaqué des soldats allemands, la localité avait été brûlée et cent personnes fusillées. Le lendemain, on racontait qu'Aerschot avait été incendié et saccagé et une partie de la population massacrée, y compris le bourgmestre, parce que le fils de celui-ci avait tué le général ennemi. En réalité, d'après le témoignage de M^{me} Thielemans, veuve du bourgmestre, voici comment les faits s'étaient passés :

Le matin, en entrant dans la ville, les Allemands avaient tiré dans les fenêtres des maisons. Le fils du bourgmestre avait été atteint d'une balle au mollet. L'après-midi, vers 4 heures, M. Thielemans distribuait des cigares aux sentinelles postées devant l'hôtel de ville. Plus de deux mille Allemands campaient sur la place. Le général et ses aides de camp étaient debout au balcon de l'hôtel de ville. Tout à coup, on entendit une vive fusillade. Les Allemands envahissaient les maisons, tiraient sur les fenêtres, dans les vestibules. Le général fut atteint par une balle. Aussitôt le massacre commence ; et vers 1 heure du matin, à la lueur de l'incendie, M^{me} Thielemans put voir son mari, son fils et son beau-frère qu'on menait au supplice.

★ ★ ★

Une esquisse d'ensemble est ici nécessaire pour faire comprendre la façon dont s'était opérée l'invasion de la Belgique et permettre de situer dans le cours des opérations les événements dont des récits fort incomplets parvinrent à Bruxelles pendant les derniers jours du mois d'août.

L'armée allemande, qui, après avoir pris Liège, était entrée à Bruxelles le 20 août, s'était dirigée sur Namur et prenait l'offensive.

Huit armées allemandes arrivaient, infiniment supérieures en nombre et pourvues d'un formidable matériel d'artillerie lourde de campagne, sur l'armée française et sur la petite armée anglaise qui occupait l'aile gauche à Mons.

L'armée n° 1, général von Kluck, transportée par la ligne d'Aix-la-Chapelle, déboucha de Liège, traversa la Campine, Bruxelles, envoya une aile bloquer Anvers et descendit à marches forcées à l'ouest de l'extrême aile gauche ennemie, qu'elle déborda, se divisant encore en deux branches, dont l'une devait entrer dans Lille, tandis que l'autre, contournant l'armée anglaise, se dirigeait sur Cambrai.

L'armée n° 2, général von Bülow, passait la Meuse entre Liège et Namur, investissait Namur avec l'aide de l'artillerie de siège autrichienne et venait prendre position devant Mons et Charleroi. Elle avait, elle aussi, débouché par la ligne d'Aix-la-Chapelle.

L'armée n° 3, général von Hausen, armée saxonne, débouchant du camp de Malmedy, traversa la difficile région de la rive droite de la Meuse et se heurta aux Français à Dinant.

L'armée n° 4, duc de Wurtemberg, débouchant également du camp de Malmedy, traversa l'Ardenne belge et s'installa sur la Semois, en face de Mézières et de Sedan. Elle avait son quartier général à Neufchâteau.

L'armée n° 5, Kronprinz d'Allemagne, arriva de Trèves,

et passant par Arlon, se divisa en deux pointes : l'une rejoignant l'armée n° 4 sur Sedan, l'autre commençant le siège tir Longwy. Sur la Moselle, Metz, suivant la doctrine allemande, tenait lieu d'une armée.

À l'est de Metz, l'armée n° 6, Kronprinz de Bavière, arrivait par les lignes de Sarrebourg, attaquait la Lorraine française. À sa droite, l'armée n° 7, général von Herringen, attaquait le Donon et la région de Lunéville et de Saint-Dié. L'armée n° 8, général von Hemmler, opérait en Alsace.

Le premier contact eut lieu avec l'armée n° 6, le 20 août, le Kronprinz de Bavière repoussant à Moranges les Français et obligeant leur ligne à s'infléchir jusqu'à la Moselle et la Mortagne.

Le second contact eut lieu à la bataille de Neufchâteau, le 23 août, avec les armées n° 4 et 5. Le duc de Wurtemberg y repoussa les Français sur la Semois, tandis que l'armée du Kronprinz essayait d'approcher de Verdun.

Un autre événement capital allait décider le déclenchement général en arrière des forces alliées en Belgique : l'armée n° 2, du général von Bülow, et l'armée n° 3, du général von Hausen, se rejoignaient, la première après avoir passé la Sambre et gagné la bataille de Charleroi, la seconde après le passage de la Meuse et le second combat de Dinant. Le sort de la bataille de Charleroi avait été décidé en partie par le choc de l'armée de von Kluck contre l'armée anglaise entre Maubeuge et Mons. Toute la ligne française, pivotant autour de Verdun, resté intact, se rabattit vers le sud. Fort heureusement, l'armée du général de Castelnau était restée accrochée devant Nancy, sans descendre plus au sud. Il en était de même à Verdun et dans l'Argonne. Si bien que, les Français ayant passé la ligne de l'Aisne et étant descendus sur la Marne, un hiatus devait nécessairement se produire dans la ligne allemande, dont l'extrême droite était trop au sud, sa gauche et son extrême-gauche étant arrêtées par Verdun, Toul, le grand couronné de Nancy et la trouée de Charmes.

C'est à ce moment que le gouvernement français, pour expliquer la retraite de ses troupes du sol belge, publiait le communiqué suivant :

« Nous n'avons jamais cherché à prendre l'offensive, encore moins à aller chercher en Belgique. L'héroïque attitude de nos amis les Belges, le retard que la défense de Liège apportait à la marche en avant de l'ennemi, a nécessairement changé ces dispositions. Aussi bien, la lenteur avec laquelle les Allemands se formaient sur le front de ce long champ de bataille nous a mis dans l'obligation morale de prendre cette offensive que leur commandement ne dessinait pas.

» Cette action a eu pour théâtre le large champ compris entre la Sambre et la Meuse. Nous avons opéré d'abord à l'ouest du fleuve, en contact avec les troupes anglaises, et puis à l'est de la Meuse.

» Les Anglais ont supporté le choc formidable qui s'opposait à leur élan avec l'admirable bravoure, la puissance du choc qu'on leur connaît. Ils ont infligé à l'ennemi des pertes graves. Eux-mêmes en ont subi de sérieuses.

» Nous avons, nous autres, tout d'un coup démasqué devant la garde prussienne nos troupes d'Afrique. Les

Allemands ne les attendaient point là. La surprise a été sanglante. On n'a pas oublié en Allemagne la terreur que causaient, en 1870, ces soldats à qui la mort apparaît comme la porte du paradis. On les a retrouvés hier pareils à eux-mêmes.

» À l'est de la Meuse, nous avançons dans un terrain difficile et boisé. Notre attaque a été cruelle pour l'adversaire. Cependant, devant les forces partout supérieures en nombre qui nous étaient opposées, la nécessité de ne pas s'épuiser dans un effort qui aurait coûté plus qu'il n'aurait produit a dicté la décision de notre état major. Il a constaté que l'ennemi, éprouvé de la façon la plus grave, ne songeait pas à opposer à notre attaque une contre-attaque. Dès lors, l'occasion était favorable pour revenir à ce plan défensif que nous avons préparé dans la pensée qu'un ennemi sans scrupules pourrait tout de même violer la neutralité de la Belgique.

» Cette action défensive convient mieux que l'autre à nos ressources en hommes. Il est clair, en effet, que plus nous avançons en Belgique, plus notre front s'élargissait ; plus, par contre, nos lignes de résistance perdaient de densité.

» Il serait chimérique d'espérer que des territoriaux pourront défendre des villes ouvertes, comme, par exemple, Roubaix, Tourcoing, contre le flot envahisseur. Si les Allemands ont seulement envoyé des reconnaissances de cavalerie à ces populations travailleuses, l'épreuve de l'envahissement leur sera épargnée. Si c'est un corps d'armée qui prend la route du nord, il faudra se résigner à voir notre territoire momentanément foulé par ceux qui viennent de passer sur le corps de la Belgique. »

Telle était la situation le 24 août.

À la manœuvre habile et classique du général von Kluck, enveloppant l'aile gauche franco-anglaise, le généralissime Joffre répond par la constitution d'une nouvelle armée, dite de la Somme, celle du général Maunoury, et par l'enveloppement de l'aile droite allemande.

La marche de l'armée de von Kluck est prodigieusement rapide, ce qui s'explique d'autant plus qu'elle ne rencontre que des forces très inférieures. En ce moment, en effet, le général von Bülow investit Maubeuge et livre aux Français ces difficiles batailles de Guise, qui furent gagnées puis perdues. L'armée anglaise était littéralement ensevelie sous une avalanche d'hommes à la bataille de Cateau, au nord de Saint-Quentin. Elle franchissait la ligne de l'Aisne et, d'accord avec le général Joffre, se retirait même sur la Marne jusqu'à Coulommiers, en jonction avec l'armée française.

Le général von Kluck obtenait encore le 31 août un succès facile à Combles, où il ne rencontrait qu'un corps d'armée. Pendant ce temps, le général von Bülow repoussait les Français à Saint-Quentin. Le général von Hausen, qui avait passé par la trouée de Chimay, leur livrait le combat indécis de Rethel. Le duc de Wurtemberg passait la Meuse à Mézières et Sedan, et sur le champ de bataille de 1870, son armée se rencontrait avec celle du Kronprinz. L'empereur d'Allemagne prit part à la fête qui fut donnée cette nuit-là.

À l'est, le Kronprinz avait pris Longwy, mais il était arrêté à Monfaucon, puis dans l'Argonne. Moins heureux encore, le Kronprinz de Bavière et le général von

Heeringen n'avançaient pas d'un pouce devant un ennemi que les communiqués allemands eux-mêmes déclaraient très fort. Il devient évident que la rencontre future, si elle devait avoir lieu, ne mettrait aux prises que les armées allemandes n^{os} 1, 2, 3, 4 et 5; et encore l'armée du Kronprinz se trouvait-elle déjà en arrière de la grande ligne allemande. Le reste fut séparé du lot par Verdun, la Wœvre et Nancy.

Les Allemands eurent alors un moment d'ivresse — que leur entrée en Champagne rendit sans doute moins métaphorique. La ligne des vieux forts d'Hirson, les Ayvelles, Condé, La Fère, Laon, avait été forcée sans combat. Le 3 septembre, les Allemands, passant la ligne de l'Aisne, s'avançaient sur la Marne. L'armée du général von Kluck, qui faisait le grand tour, exécute à ce moment, en passant par Amiens, des marches de plus de 50 kilomètres par jour. Persuadés du succès de leur plan initial, les Allemands s'avançaient à marches forcées. La cavalerie du général von Kluck se lança vers Paris, et l'ennemi, passant par Creil et Senlis, semblait devoir commencer le siège de la capitale.

Toutefois, cet investissement n'était pas possible tant qu'on ne se serait pas débarrassé du gros de l'armée française, intacte derrière la ligne de la Marne. C'est pourquoi, le 2 septembre, l'extrême droite allemande obliqua à l'est et, passant par Nanteuil-le-Haudouin, Meaux, se dirigea sur la Marne. Le gros des forces allemandes et le grand chef étaient passés par Reims et Châlons.

Ainsi commença la bataille de la Marne.

L'armée française s'était mise sur une défensive qui, le 6 septembre, sur l'ordre exprès du général Joffre, passait à l'offensive. Le général Sarrail, appuyé sur Verdun et les Hauts de Meuse, faisait face à l'ouest, emboîtant le flanc gauche du groupe central allemand.

Le général de Langle de Cary, au sud de Vitry-le-François, faisait face au nord, à angle droit avec l'armée du général Sarrail. À sa gauche venait le général Foch, du camp de Mailly à Sézanne, faisant face, lui aussi au nord. À la gauche de celui-ci, le général Franchet d'Esperey, de Sézanne à Coulommiers, puis le général French, de l'armée anglaise, de Coulommiers à Crécy-en-Brie, et enfin, à angle droit avec celui-ci, faisant flanqueur du sud au nord et face à l'est, le général Maunoury, appuyé sur le camp retranché de Paris, et engageant une bataille spéciale, dite bataille de l'Ourcq, dont le but fut moins de repousser l'ennemi que d'essayer d'envelopper à son tour l'armée de von Kluck, qui avait successivement passé l'Ourcq et la Marne, et de la couper sur son arrière, ce qui achevait la défaite et pouvait la transformer en déroute. Elle partit du Raincy, où était son quartier général.

La bataille de l'Ourcq eut lieu principalement sur le front Barcy et Crécy, Meaux d'une part, et sur le front Betz, Acy, Etavigny. L'armée du général von Kluck, surprise par une attaque sur son flanc droit exécutée par le général Lamaze à Barcy, et à Arcy par le général Vauthier, pivotait brusquement le 6 septembre, et le 4^e corps allemand de réserve faisait face à l'ouest et se retranchait pour entraver la marche en avant des Français sur l'Ourcq.

Le 7 septembre, le 2^e corps d'armée allemand repassa en vitesse la Marne, puis l'Ourcq, venant au secours du 4^e corps de réserve. Il était parvenu à se dégager de l'armée

anglaise. Le général Maunoury est à ce moment attaqué de tous les côtés: au sud par le 2^e corps, à l'est par le 4^e corps de réserve et au nord par des troupes de landwehr, employées jusque-là à la garde des chemins de fer et venues en toute hâte de Compiègne.

Le général Boelle, envoyé à son tour avec le 4^e corps français, tient ferme à Nanteuil-le-Haudouin, faisant face au nord. Alors, on fit flèche de tout bois. La garnison de Paris fit partir en auto des troupes de réserve, qui, dans des taxis, débouchèrent sur le champ de bataille même. De nombreux régiments de cavalerie, commandés par le général Bridoux, survinrent à leur tour. Si bien que la bataille, gagnée par les alliés le 6 septembre (marche en avant sur l'Ourcq), indécise le 7 (lorsque les Allemands firent face), perdue le 8 (lorsque le 7^e corps, qui se battit admirablement, fut rejeté sur Villers et Saint-Genest), redevint indécise le 9 septembre. Le général Maunoury donna partout l'ordre de se faire tuer s'il le fallait, mais de ne reculer sous aucun prétexte.

Le 10 septembre, au matin, les troupes françaises reprenaient l'offensive, et les Allemands, qui venaient de perdre les batailles de Vitry-le-François, de Saint-Gonds et d'Esternay, se repliaient également par la vallée de l'Ourcq sur Soissons. Ce mouvement de pivot de l'extrême droite allemande, qui ne lui fit pas gagner la bataille, mais qui la sauva de l'enveloppement, fut ce que le général Joffre appela «la suite habile des mouvements stratégiques du général von Kluck».

La grande bataille de la Marne était, au reste, gagnée ailleurs. Le 7 septembre, le général Franchet d'Esperey attaquait vers Esternay le général von Bülow, dont l'armée — fort éprouvée par des combats successifs et dont une partie était encore retenue devant Maubeuge, qui ne capitula que le même jour — céda l'une des premières. Le 8 septembre, le général Foch, par une manœuvre habile, contenait, avec sa droite, la garde et trois corps d'armée allemands à l'est de La Fère-Champenoise, et, avec sa gauche, poussait l'ennemi dans les marais de Saint-Gonds, obligeant le noyau central de l'armée allemande à prendre la fuite par Épernay et Reims. Le général de Langle de Cary, à Vitry-le-François, par un mouvement en échelons de gauche à droite, repoussait l'armée du duc de Wurtemberg, tandis que le général Sarrail, faisant toujours face à l'ouest, empêchait l'armée allemande du Kronprinz de déborder la droite française et la débordait à son tour.

★ ★ ★

Mais nous voilà loin de l'occupation de Bruxelles par les Allemands. À la date du 23 août, non seulement rien n'avait révélé aux Bruxellois les grandes lignes du plan d'invasion allemande, mais on ignorait tout ce qui se passait ou venait de se passer à Dinant, à Namur, à Charleroi, à Mons, à Tournai, ainsi que des mouvements de notre armée au sud d'Anvers.

Pourtant que d'événements graves ou tragiques s'étaient simultanément accomplis, qui devaient exciter plus tard nos angoisses ou notre horreur!

Dans la nuit du 21 au 22 août, une auto blindée allemande descendait à Dinant par la route de Ciney. Sans provocation, les occupants se mirent à canarder les maisons de la rue Saint-Jacques, tuant plusieurs personnes, et s'enfuirent après avoir jeté des bombes incendiaires dans

quelques habitations.

Le lendemain, des troupes envahirent la ville, firent ouvrir toutes les portes et obligèrent les habitants à quitter leur logis. On les tuait isolément ou par groupes. Une soixantaine d'ouvriers de Leffe, réfugiés sous une voûte d'égout, furent fusillés en tas. Une quarantaine d'hommes, réfugiés dans une cour de brasserie au faubourg Saint-Pierre, furent percés de balles. Plus de deux cents hommes, entraînés Grand-Place, en face de la prison, furent mitraillés devant les femmes et les enfants. D'autres subirent le même sort contre la roche à Bayard. On retira du tas de cadavres une fillette de trois ans qui, par miracle, n'était pas blessée.

Des femmes, emmenées mi-vêtues, furent enfermées pendant trois jours dans une abbaye; des centaines d'hommes étaient dirigés comme otages vers l'Allemagne.

Tout Dinant fut pillé et incendié, plusieurs quartiers anéantis et son église découronnée.

★ ★ ★

À Namur, l'attaque allemande, esquissée le 20 août vers Boninne, avait commencé sérieusement le 21 au matin. La ville était défendue par la 4^e division, à laquelle se joignirent le lendemain deux bataillons du 148^e et un bataillon du 43^e français.

Les Allemands bombardèrent d'abord les forts de Marchevette et de Cognelée. Un régiment d'artillerie de campagne puis les troupes françaises marchèrent à l'assaut des batteries ennemies, mais durent finalement se replier. L'assaillant bombardait également les forts de Maizeret et d'Andoy, préparant ainsi une vaste trouée par laquelle il écrasa sous la pluie de ses lourds projectiles les tranchées occupées par l'infanterie. Le fort de Marchevette avait sauté le dimanche 23, à 2 heures. Les obus pleuvaient sur la ville. Par les intervalles, l'infanterie allemande se ruait, soutenue par l'artillerie et les mitrailleuses. Pour sauver l'armée d'un massacre, on décida de battre en retraite, et la 4^e division réussit à gagner les lignes françaises, malgré des difficultés sans nombre, un corps d'armée prussien, qui avait battu les Français le 21 à Fosse, occupant l'Entre-Sambre-et-Meuse. Pendant cette retraite, les Belges durent se battre durant trois jours et trois nuits, faisant 150 kilomètres sans manger ni dormir. Une fois en France, ils gagnèrent Le Havre et s'embarquèrent pour Ostende, où ils arrivèrent le 2 septembre, pour se rendre de là à Anvers par Saint-Nicolas.

Le dernier fort qui résista fut celui de Suarlée; il soutint le bombardement jusqu'au 25.

Plusieurs milliers d'hommes, appartenant à la garnison de la forteresse, furent faits prisonniers. Dans la ville même, la Grand-Place avait le plus souffert et était presque complètement détruite.

★ ★ ★

À Charleroi, les troupes françaises avaient cerné, le 20, près de la gare, un parti de hussards de la mort. Le lendemain, à 7 h. 20, le premier obus allemand perçait la toiture de la gare. Après un court engagement d'artillerie et quelques escarmouches, les Français évacuèrent la ville et se replièrent vers le sud. Aussi quand, le samedi matin, les Allemands entrèrent dans Charleroi, ils n'y trouvèrent plus personne à combattre; mais comme des barricades y

restaient dressées, ils se figurèrent qu'elles étaient défendues et commencèrent une fusillade qui fit plusieurs victimes. Au boulevard Audent, un certain nombre de maisons furent incendiées.

Le même jour, 23 août, un combat avait lieu près de Binche, au bois d'Épinois, entre Français et Allemands. La cavalerie française parvint à refouler l'ennemi, puis les Français passèrent la Sambre près de Thuin et poursuivirent leurs adversaires jusqu'à Anderlues.

De leur côté, les Anglais, dont la ligne s'étendait de Condé à Mons et Binche, avaient fait, le 22 et le 23, des avancées, au cours desquelles leur cavalerie avait remporté quelques avantages. Mais le 23, le général French recevait une dépêche du général Joffre, l'avisant que le 14^e corps, le 9^e corps et un corps de réserve allemands se dirigeaient de face sur sa position et que le 2^e corps était engagé dans un mouvement tournant venant de la direction de Tournai. Joffre l'informait aussi du mouvement de retraite française.

Le combat entamé avec les Allemands derrière Mons continua pendant toute la nuit. L'ennemi, qui avait repris Mons, infligea des pertes considérables aux Anglais, qui se retirèrent graduellement vers la ligne Bavay-Maubeuge et continuèrent ensuite cette fameuse retraite qui constitue une des plus admirables manœuvres de la campagne.

★ ★ ★

À Tournai, six cavaliers allemands avaient pénétré en ville le 21 et avaient été tués par des réservistes français. Le lendemain, vers 6 heures, une force allemande importante prit position à 2 kilomètres de la ville et ses mitrailleuses ouvrirent le feu sur les défenses du pont Morel. Repoussés dans une première attaque, les Allemands entrèrent en ville le 23 août. Deux faubourgs furent pillés. Le bourgmestre, les échevins, l'évêque furent détenus pendant quatre jours, puis relâchés. Des bourgeois furent astreints à marcher devant les troupes, puis relâchés au bout de quatre jours. Le même fait s'était produit à Mons.

★ ★ ★

Un engagement avait lieu près de Fontenoy, entre Français et Allemands.

En Flandre, une cinquantaine de uhlans étaient arrivés le 23, au matin, à Ingoyghem, venant d'Audenarde. Une dizaine continuèrent leur route sur Vichte, Deerlyck, Harlebeke, Cuerne, Rollegem, Capelle et se firent battre par un peloton de cavaliers français. Le même jour, une escarmouche avait lieu près de Gheluwe. Le dimanche au hameau du Moulin, près de Becelaere, une bande de uhlans fut attaquée par des gendarmes belges et des soldats français. À Ledeghem, des uhlans furent battus par des dragons en patrouille.

Ce dimanche 24 août, le gros des troupes allemandes traversant les Flandres était passé à Renaix. Le mardi, un violent combat eut lieu entre Leuze et Renaix, vers Orroir, Ruyen, Celles, Morcourt, Mont-Saint-Aubert, etc. Une autre rencontre eut lieu également ce jour-là dans la région de Thourout entre un escadron de uhlans et des gendarmes, qui mirent l'ennemi en fuite et en abattirent un bon nombre.

★ ★ ★

Dans la nuit du lundi au mardi 26 août, un zeppelin

laissait choir neuf bombes sur Anvers et y causait quelques dégâts. La nuit suivante, il essayait vainement de renouveler sa tentative.

★ ★ ★

Pendant que la pénétration allemande s'accomplissait ainsi jusque dans les Flandres, que les troupes françaises et anglaises évacuaient notre territoire et que notre armée se préparait à défendre vaillamment les abords de la position fortifiée d'Anvers, se déroulaient à Louvain des événements qui allaient soulever l'indignation du monde entier.

Depuis le 19 août, la ville avait été soumise à diverses réquisitions et avait dû livrer des otages. Les soldats pillaient les maisons inhabitées.

Le 25, au soir, on entendit une vive fusillade. Des soldats allemands, croyant à une attaque de l'ennemi, avaient tiré sur leurs camarades. Pour déguiser cette tragique méprise, ils prétendirent que des civils avaient assailli des militaires à coups de feu. Vers 11 heures, la fusillade recommença, plus violente; des incendies furent allumés en plusieurs endroits, tandis que la population, terrorisée, s'enfuyait sous une pluie de balles.

La bibliothèque de l'Université de Louvain, l'église Saint-Pierre, le Palais de Justice ont été incendiés, ainsi que plusieurs quartiers de la ville. Beaucoup de personnes ont été fusillées, d'autres emmenées par centaines prisonnières en Allemagne. Des groupes de fuyards, se dirigeant vers Bruxelles ou vers Aerschot, subirent pour la plupart des tribulations lamentables.

À Bruxelles, où la nouvelle de ces scènes de dévastation, de pillage et de meurtres avait été apportée le 29 par les réfugiés de Louvain, on vivait dans l'émoi des premières journées de l'occupation troublées par l'afflux continu de troupes, le récit des atrocités commises en province, l'annonce des succès allemands à Namur, et les péripéties de la lutte dans la région d'Anvers.

Le mardi 25, nos troupes avaient attaqué les Allemands massés sur la ligne Hofstade-Elewy. Au cours du combat, qui avait duré jusqu'à la nuit, l'ennemi avait bombardé Malines et la cathédrale de Saint-Rombaut. Vers 5 heures du matin, l'action s'engageait à nouveau, soutenue de notre côté par certains forts, notamment celui de Waelhem. La lutte se poursuivit autour d'Eppeghem, que les Belges évacuèrent après avoir repoussé les Allemands vers Buggenhout.

Ces opérations avaient pour but de détruire les défenses passagères construites par les Allemands pour entraver une éventuelle offensive belge vers le sud, et d'attirer le plus d'Allemands possible pour dégager d'une partie de ses adversaires l'aile gauche anglo-française.

Ce double but fut atteint. Les défenses passagères furent détruites, et le 4^e corps allemand, déjà fort éloigné dans la direction du sud-ouest, fut rappelé en toute hâte pour renforcer les troupes engagées dans le combat d'Hofstade-Elewy.

Le lendemain, l'ennemi lança quelques obus sur Malines et recommença le jeudi 27 pendant la soirée. Le 28, la ville fut occupée par de l'infanterie et de l'artillerie allemandes. Des uhlans tirèrent dans les vitraux de la cathédrale. À ce moment, la majeure partie des habitants

avaient abandonné Malines. Dans l'après-midi, les troupes quittèrent la ville pour permettre la reprise du bombardement. Pendant ce temps, une batterie installée à Boisschot bombardait Heyst-op-den-Berg. Cette localité fut mise ensuite au pillage et la population faite en partie prisonnière.

Le lundi 31 août, tandis que l'ennemi attaquait à nouveau Malines et endommageait gravement l'église Notre-Dame, des troupes s'avançaient vers Assche, Ninove et Alost, qui furent momentanément occupées. Les Allemands se replièrent sur Bruxelles dans la soirée, reprirent contact les 1^{er} et 2 septembre par des combats à Perck, Campenhout, Eppeghem. Sur Malines, le mardi, entre 11 heures et 1 heure, soixante-quinze bombes s'étaient abattues, amoncelant les ruines sur divers points. Aussi, le lendemain, se décidait-on à évacuer sur Anvers les œuvres d'art qui n'avaient pas souffert du bombardement.

Le 4 septembre, la 4^e division, qui s'était retirée de Namur vers la France et qui venait rallier l'armée en traversant les Flandres, réussissait à gagner Anvers et y renforçait la défense.

Une importante force allemande quittait ce jour-là Bruxelles dans la direction du nord-ouest, afin de couper à nos troupes toute communication avec Anvers. Elle prit la route de Buggenhout, dont la station fut détruite, tandis que d'autres forces s'avançaient entre Lippelloo et Thisselt. Les digues ayant été ouvertes en plusieurs endroits, l'inondation arrêta les Allemands, leur cavalerie et leurs trains d'artillerie. Sous le feu des canons et des forts belges, ils subirent de grandes pertes, notamment à Capelle-au-Bois, où un violent combat s'était engagé. De cette localité, les Allemands se replièrent sur Vilvorde après un sanglant échec.

Les forces de Buggenhout avaient progressé sur Lebbeke-Termonde, qui fut attaqué dès le vendredi matin. La garnison dut quitter la ville et se retirer au nord de l'Escaut. Le samedi 5, Termonde était évacué par les troupes ennemies après qu'elles eurent fait sauter le pont sur l'Escaut. Nombre de maisons avaient été pillées et incendiées, et une partie de la population emmenée prisonnière, ainsi que celle de Lebbeke.

Ce jour-là et le lendemain dimanche, des patrouilles ennemies poussaient des pointes dans la région à l'est de la ligne Alost-Termonde. Des uhlans cyclistes passèrent à Zele le samedi soir. Le 6, des cavaliers faisaient leur apparition à Hillegem, à Balegem, à Munckzwalm, à Ombergem, à Borsbeke. Un vif engagement avait lieu à Oordegem entre des chasseurs-éclaireurs cyclistes de Bruxelles et des gendarmes à cheval et une troupe de deux cents uhlans.

Le 8, les Allemands arrivaient aux portes de Gand, occupaient les environs de la ville et réquisitionnaient pour le corps d'armée des vivres livrables à Beirleghem.

Le mercredi 9, les troupes belges réoccupaient Aerschot, au pouvoir de l'ennemi depuis le 19 août. À ce moment, les Allemands, repoussés au sud du Démer sur la ligne Werchter-Haecht-Boortmeerbeek, avaient déplacé le centre de leur résistance vers le croisement des routes de Malines à Louvain et de Bruxelles à Aerschot.

Le 10, ils bombardaient, sans aucune utilité stratégique,

le village de Waereghem. La garnison d'Anvers, par ses sorties répétées, obligeait les Allemands à maintenir des forces importantes à la frontière nord du Brabant et contribuait ainsi à provoquer la retraite allemande de la Meuse sur l'Aisne. La bataille continua avec acharnement le 12 sur le front Neckerspoel (Malines) à Louvain. À la gauche belge, une contre-offensive exécutée par des troupes parties de Louvain avait obligé notre division à céder du terrain. Par contre, au centre et à droite l'infanterie belge progressait. La lutte se poursuivait sans répit d'Aerschot à Wygmael. Appuyés par l'artillerie, nos soldats infligèrent des pertes énormes aux Allemands et les délogèrent d'une forte position qu'ils occupaient près de Wygmael. L'ennemi se vit contraint de réclamer des renforts urgents. Les détachements de landwehr et de landsturm stationnant au sud de Bruxelles, 15.000 fusiliers marins récemment débarqués dans la capitale furent envoyés en toute hâte, tandis qu'on rappelait le 3^e corps, parti de Ninove pour Nederbrakel, et le 9^e corps, engagé sur la route d'Audenarde à Ruyen.

Après un combat de quatre jours, nos troupes se replaçaient sous la protection des forts de première ligne, ayant réussi à empêcher les deux corps allemands de renforcer l'armée engagée dans la bataille de la Marne.

Le 12 septembre, le génie belge avait fait sauter le pont à trois voies ferrées jeté sur la Dendre près de la gare d'Alost.

En Flandre, des escarmouches se produisaient près d'Audenarde, à Erp-lez-Alost, à Ruysselede, à Lichtervelde, à Waereghem, à Straeden-lez-Roulers, à Roggeveld, dans la forêt d'Houthulst. Trois cents uhlands, qui avaient passé à Iseghem le samedi 12 et y avaient pris des otages, étaient rejoints le 13 à Ichtegem par un détachement belge qui délivrait les prisonniers et mettait en déroute les cavaliers ennemis.

Le 14, trois mille uhlands, accompagnés de mitrailleuses, étaient battus près de Rousbrugge, entre Hoogstade et Poperinghe, par un millier de cavaliers français.

Le 16, Termonde était de nouveau bombardé de 5 h. 1/2 à 8 h. 1/2 du soir par un corps de 7.000 à 8.000 hommes, que nos troupes forcèrent à reculer. Le lendemain, le duel d'artillerie recommença. Les Allemands, entrés dans la ville, bombardaient la rive de Grembergen. Le jeudi matin, vers 10 heures, l'infanterie ennemie reflua dans Termonde sous le feu intense des mitrailleuses. Le bombardement continua jusque dans la soirée, complétant la destruction de la malheureuse cité. Le vendredi 18, les Allemands cantonnaient à Saint-Gilles et à Lebbeke, et se retranchaient fortement devant Termonde, comme ils le faisaient d'ailleurs dans toute la région au sud d'Anvers, notamment à Hofstade. à Meerbeke, à Campenhout, où le creusement des tranchées était constamment troublé par les obus de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine.

Les 22 et 23 septembre, des engagements particulièrement violents eurent lieu au sud-ouest de Malines. L'ennemi fut repoussé par le feu du fort de Waelhem.

Le lendemain, un zeppelin lançait quatre bombes sur Ostende et causait des dégâts au Bois de Boulogne et à la Minque.

Le 25 septembre, une avant-garde allemande repoussa

les détachements d'avant-postes belges à Oordeghem. Deux cents Allemands avec mitrailleuses occupèrent Wetteren et furent arrêtés devant Quatrecht par des détachements plus nombreux. Le combat continua le 26 entre des forces massées à Gysegem, Denderbelle, Lebbeke et des troupes de cavalerie belges venues de Gand. Celles-ci refoulèrent l'ennemi et réoccupèrent Lebbeke et Saint-Gilles-lez-Termonde le 27. Les Allemands furent repoussés à 7 kilomètres à l'est d'Alost. Les guides poussèrent même ce jour-là jusque Assche. Alost, bombardé la veille, avait été abandonné par la population. Les Allemands y entrèrent et reprirent ensuite la direction de Gand. Au cours du combat, un zeppelin, parti de Bruxelles le 26 à 10 heures du matin, était passé par Ninove, Denderleeuw, Sottegem, Alost, Wetteren, Meerbeke, Gaven, Deynze, où il avait lancé quatre bombes, Thielt, où il jeta deux bombes, Roulers, Courtrai, Audenarde et Ninove.

Le 27, les Allemands reprenaient le bombardement de Malines, que la population dut évacuer à nouveau. Les forts de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine ripostèrent en infligeant de grosses pertes à l'ennemi. Le même jour, l'artillerie allemande canonisait Beverloo et Bourg-Léopold.

Le lendemain, ce fut le tour d'Hérenthals, de Hallaer, d'Iteghem et de Heyst-op-den-Berg, que les Allemands occupèrent, ainsi que Norderwyck, Morckhoven et Westmeerbeek. Des escarmouches avaient lieu dans la région de Moll.

Dès la matinée du 29, Lierre fut bombardée de Heyst-op-den-Berg. Les forts de Lierre et de Kessel répondaient avec vigueur, tandis que tonnaient ceux de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine. En même temps, l'ennemi tentait un mouvement contre les forts de Lizele et de Berendonck. Ses troupes s'engagèrent dans l'intervalle. Notre infanterie les laissa s'approcher à portée, puis les contraignit à une retraite précipitée sous une grêle de projectiles.

Pendant la nuit, les habitants de Duffel furent réveillés par les obus qui pleuvaient sur le village et s'enfuirent affolés.

L'attaque contre les forts de première ligne de la partie sud de la position d'Anvers fut continuée avec acharnement le 30 septembre et repoussée par nos troupes dans le secteur Escaut-Senne. Au sud de Duffel, les Allemands battaient de leur mitraille Thisselt et Raemsdonck, balayaient la route de Willebroeck à Boom et de Willebroeck à Puers. La destruction de Lierre s'achevait sous l'ouragan des projectiles. Dans la région d'Alost, la bataille faisait rage, et à Termonde les Allemands, par quatre fois, tentaient de traverser l'Escaut.

Les forts du secteur sud tirèrent toute la nuit. Le duel d'artillerie reprit le lendemain. Boom, à son tour, fut bombardé. Tous les forts de première ligne se faisaient entendre, tandis que les lourds mortiers allemands de 42 bombardaient méthodiquement le secteur sud-est. Le 30 septembre, l'ennemi détruisit les réservoirs d'eau d'Anvers. Le fort de Waelhem fut mis hors de combat le 2 octobre, puis ce furent ceux de Wavre-Sainte-Catherine, de Lierre, de Koningshoyck. Le 5, les Allemands franchissaient la ligne de la Nèthe, malgré les efforts combinés de nos troupes et de 8.000 fantassins de

marine anglaise arrivés à Anvers le 3. C'était la percée ouverte vers la seconde ligne de forts et le bombardement à bref délai de la ville.

★ ★ ★

D'accord avec l'état major français, le gouvernement avait décidé de rendre la place et de sauver l'armée, dont la collaboration pouvait encore être si précieuse pour les alliés. On s'empessa de construire sur l'Escaut des ponts de bateaux. À partir du 4, les troupes belges et anglaises y défilèrent de nuit, dans le plus grand secret, et le plus rapidement possible, car deux corps d'armée allemands se disposaient à passer l'Escaut à Termonde, Schoonaerde et Wetteren pour investir Anvers par le pays de Waes et risquaient de couper la retraite.

Entre-temps, la Hollande ayant refusé de laisser conduire en Angleterre les trente-deux steamers allemands saisis dans le port, on avait fait sauter à la dynamite un cylindre de la machine de chaque navire, pour l'immobiliser irrémédiablement.

Le 3 octobre, le Roi partit pour Selzaete. Le gouvernement et le corps diplomatique quittèrent la ville le 6. Ce jour-là, le général De Guise, qui commandait la place depuis le 14 septembre, lançait une proclamation annonçant l'imminence du bombardement et conseillant à ceux qui voulaient fuir de le faire sans retard.

Une véritable panique se produisit. La foule se précipita en cohue vers l'Escaut, que sillonna bientôt toute une flottille de navires, d'allèges, de yachts, de canots, vers les gares, vers les chaussées conduisant en Hollande. Plus de deux cent mille fuyards s'échelonnèrent entre Anvers et la frontière du mercredi 7 au vendredi 9, obstruant les routes qu'encombraient des véhicules de toute espèce.

Le 6 octobre, le baron von der Lancken, ministre plénipotentiaire allemand, accompagné du colonel von Leipzig, s'était rendu chez les ministres d'Espagne et des États-Unis pour leur dire que l'on allait bombarder la ville d'Anvers et les prier d'en informer les autorités locales, conformément à l'article 26 de la Convention de La Haye, ce qui fut fait dès le mercredi 7. À 11 heures du soir, le bombardement commençait. Les autorités communales, ainsi que nombre de notabilités, passèrent la nuit dans les souterrains voûtés où, au XVI^e siècle, les autorités anversoises s'étaient mises à l'abri de la furie espagnole.

Le jeudi 8, les quatre écluses du port furent obstruées sur l'ordre du gouvernement militaire. On coula en travers des allèges chargées de scories, de ciment, et aussi des allèges chargées de maïs et de blé. Puis la retraite se poursuivit jusqu'au vendredi 9 au matin.

Les autorités civiles, ayant appris le départ de l'armée, envoyaient une délégation auprès du général von Beseler, commandant des troupes assiégeantes. Après une première entrevue au couvent de Thildonck (à la suite de laquelle le bombardement fut arrêté), une seconde réunion eut lieu à Contich, où fut signée la convention de reddition de la place. La convention fut ratifiée le lendemain par le général Werbroeck. L'armée allemande avait fait son entrée à Anvers le vendredi vers midi. Les forts de seconde ligne se rendirent le samedi. La plupart des commandants avaient détruit les ouvrages. Le lieutenant général De Guise fut fait prisonnier au fort Sainte-Marie, qu'il

n'avait pas voulu abandonner.

La retraite de la garnison et de l'armée de campagne avait stupéfié le commandant allemand, convaincu qu'il allait s'emparer du Roi, du gouvernement et de l'armée belge tout entière. Elle s'était effectuée dans le plus grand secret, à l'insu de la population et des autorités civiles, suivant divers itinéraires. Voici, à titre d'exemple, la route suivie par un détachement du génie. Départ de Wilryck pour Kiel le 7 octobre, traversée de l'Escaut à Burch, départ pour Zwyndrecht, Beveren, Haasdonck; le 8, au soir, marche sur Calloo, tandis qu'au loin flambaient les tanks à pétrole de Hoboken. Le 9, retour à Beveren, où l'on croisa les artilleurs quittant le fort de Haasdonck, départ pour Vracene, Saint-Gilles-Waes, La Clinge. Le 10, traversée de Dunpaal, Moerbeke, où l'artillerie tint les Allemands en respect, Selzaete et embarquement par train pour Ostende.

Ces troupes atteignirent Furnes le 14, se rendirent à Dunkerque, prirent place à bord du *Champlaine* pour Cherbourg, gagnèrent de là le camp d'Auvours le 17 et s'y reposèrent jusqu'à la fin du mois avant de regagner le front.

La 2^e division avait quitté Anvers en dernier lieu et couvrait la retraite. Celle-ci fut inquiétée à diverses reprises par les Allemands. La 4^e brigade mixte retint leur élan à Quatrecht; à Saint-Laurent, un détachement de soixante hommes tint tête pendant quelque temps à un millier d'assaillants; à Meerendré, le 13 octobre, les guides entravèrent à leur tour la marche de l'ennemi. Une partie des troupes dut toutefois se réfugier en territoire hollandais, au nombre de trente mille hommes, pour échapper aux Allemands. Le gros de l'armée réussit à se replier vers la côte.

★ ★ ★

Les Allemands étaient entrés à Gand le 12, à Bruges le 14, à Knocke, à Heyst, Blankenberghe et Ostende le 15.

Jusqu'à cette date, l'armée belge, appuyée par les fusiliers marins français et le détachement anglais Rawlinson, s'était maintenue dans la région d'Ostende-Dixmude-Thourout. Le 14 au soir, elle s'établit sur l'Yser, de Nieuport à Dixmude, et tint cette ligne avec l'aide des marins français, repoussant avec vigueur, notamment le 17, les attaques allemandes sur Nieuport.

Le 18, on dut évacuer Keyem, à 6 kilomètres de Dixmude. Le 19, la situation près d'Ypres devint critique. L'ennemi était fort supérieur en nombre sur la Lys, et les quatre corps d'armée anglais tenaient un front trop étendu. En outre, de gros renforts allemands étaient arrivés de l'est. Le maréchal French transporta son premier corps d'armée au nord d'Ypres, tandis que l'armée belge faisait ses efforts pour résister sur le canal d'Ypres et sur l'Yser et, malgré ses pertes, maintenait vaillamment ses positions.

Les forces allemandes tendaient simultanément leurs efforts contre Nieuport-Dixmude, Ypres-Menin et Warneton-La Bassée, dans l'espoir de rompre la ligne ennemie et de se frayer un chemin vers Calais. La bataille, appuyée, du côté des alliés, par l'artillerie de onze navires de guerre anglais, se prolongea pendant des jours avec une violence extrême. Le 22, les Allemands réussirent à passer le canal entre Nieuport et Dixmude, à Tervaete, au prix de pertes énormes. Leur artillerie lourde canonait les

croiseurs anglais, qui ripostèrent le 23 par le bombardement d'Ostende et de Middelkerke. Le 24, la 42^e division française venait renforcer nos troupes épuisées. Dans la nuit, onze assauts furent repoussés contre Dixmude.

D'autre part, les Allemands, repoussés à la baïonnette, étaient rechassés jusque dans les rues de Dixmude, déjà dévastée, ainsi que Pervyse, par les obus.

L'armée belge s'était repliée le 27 sur la ligne de chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Ramscapelle, un moment perdu, avait été repris le 24 par une division, puis par un corps d'armée français. Le 30, l'ennemi s'emparait à nouveau de cette localité et de Bixschoote.

C'est alors qu'à coups de boulets, les Belges percèrent les digues du canal et inondèrent toute la région, qui fut transformée en un immense lac boueux. Les Allemands furent contraints de regagner la rive droite de l'Yser ; et les combats continuèrent, incessants, avec une violence inouïe. Le 7^e régiment d'infanterie belge, qui avait soutenu pendant quatre jours l'assaut de l'ennemi, eut un drapeau décoré de l'ordre de Léopold. Le Roi Albert, dont le quartier général, d'abord établi à Poperinghe, puis à Ypres, avait été reporté plus à l'ouest, était constamment au feu avec ses troupes, tandis que la Reine dirigeait à l'arrière le service d'ambulance.

Le 9 novembre, les Allemands, qui avaient dû abandonner Middelkerke et Ramscapelle, tentaient de les reprendre et renouvelaient leurs attaques contre Dixmude, après avoir été renforcés par des fusilliers de marine. Une charge des lanciers les obligea à la retraite.

Le lendemain, ils prirent Dixmude d'assaut. La brigade Meiser se distingua particulièrement dans la défense de la ville et les 11^e et 12^e régiments d'infanterie, fortement décimés, y gagnèrent l'ordre de Léopold. Harrassés et fourbus, couverts de boue et de sang, ils firent à Furnes une rentrée triomphale, aux acclamations des soldats français et anglais.

Épuisées par la lutte (en une seule nuit un régiment d'infanterie avait pris part à sept combats à la baïonnette), nos troupes avaient besoin d'un repos, qui leur fut accordé. Les Allemands, rejetés le 12 au-delà de l'Yser, réinstallés sur la rive gauche le 13, avaient été refoulés de nouveau le 14. Le gros de l'armée belge fut alors reconstitué entre le chemin de fer et la route de Furnes à Poperinghe, pendant que l'artillerie et quelques régiments demeuraient en première ligne et participaient à l'action des troupes françaises.

Peu de jours après, les six divisions belges au complet reprenaient leur place au feu.

Le 22 novembre, Ypres était violemment bombardé par l'ennemi, ainsi que Boesinghe et Elverdinghe. Les Halles d'Ypres, la tour de la cathédrale furent en partie détruites et de nombreuses maisons incendiées.

Le 23, les forces anglo-françaises attaquèrent l'ennemi à la fois par terre et par mer avec un important parti d'infanterie venant de la direction de Nieuport. Sur terre, une contre-attaque prussienne réussit à arrêter l'élan des alliés. L'escadre reparut peu après devant Westende et ouvrit le feu sur les positions allemandes, tandis que d'autres navires anglais bombardaient Zeebrugge, de 2 h. 30 à 5 heures. Le bombardement continua le 24 et le 25 sur

Zeebrugge et Lombartzyde.

Le long du front, l'activité des belligérants ne se démentait point. Presque chaque jour avaient lieu des combats d'artillerie, des attaques de dunes et de tranchées, sans que la ligne de combat, de la mer à La Bassée, fût sensiblement modifiée.

Un des plus brillants épisodes de cette interminable bataille de l'Yser fut la prise, par les Français, le 5 décembre, de la « Maison du passeur ».

Il s'agissait de déblayer la rive gauche de l'Yser des Allemands qui avaient réussi à s'y installer sur une longueur de 1.800 mètres. La difficulté provenait de ce que le canal est bordé par un marais infranchissable, si bien que l'attaque ne pouvait progresser qu'en longeant la berge et sur un front très étroit. En outre, la rive droite, où les Allemands étaient installés à moins de 150 mètres, domine la rive gauche, qui était ainsi tenue sous le feu des mitrailleuses.

L'assaut de la maison du passeur d'eau fut donné par un détachement de volontaires des bataillons d'Afrique, qui se battirent dans l'eau jusqu'à mi-jambe, sous une pluie violente. Dans la maison du passeur, on trouva trente-trois cadavres, dont deux officiers, morts sur place, à côté des débris des mitrailleuses.

Le succès fut poursuivi avec obstination, et le 12 décembre, les Allemands abandonnaient la rive gauche.

Un autre épisode, dans lequel nos soldats jouèrent un rôle brillant, fut la prise de Saint-Georges, à la fin de décembre.

Le village de Saint-Georges comprend quelques maisons s'alignant entre le canal de l'Yser et la route. L'inondation n'y avait laissé de praticable, parmi les voies d'accès, qu'une chaussée surélevée et la digue sud du canal. Le hameau avait été organisé en fortin, et la chaussée occupée par l'ennemi, était garnie de fils de fer.

Pour progresser vers Saint-Georges, les alliés durent creuser un boyau de sape dans la chaussée. Le boyau s'élargissait par places formant abri pour les troupes qui donneraient l'assaut. Le même travail avait été exécuté sur la digue sud.

Le 27 décembre, les assaillants, gagnant le terrain mètre par mètre, s'emparèrent d'une maison de passeur située au nord du village. Le lendemain, des fusiliers de marine, malgré un feu violent, réussirent à charger une pièce de canon sur une petite embarcation et à la mettre en batterie sur la digue, à très petite distance des maisons de Saint-Georges, qui s'écroulèrent sous les obus. En même temps, du sud, les troupes belges s'avançant dans la boue et un détachement de marins venus de Ramscapelle s'installaient dans deux fermes d'où leurs feux prenaient d'enfilade, les défenseurs du village. Groupés dans le boyau de la chaussée, les fusiliers livrèrent un assaut à la suite duquel les quarante marins allemands restés dans Saint-Georges se rendirent. Outre l'infanterie, une section belge de mitrailleuses s'était distinguée dans cette affaire.

Les Allemands firent subir alors au village un violent bombardement. Quatre mille obus le réduisirent en miettes sans parvenir à en déloger les alliés.

Nos soldats, au cours de cette interminable bataille de l'Yser, commencée dès le 11 octobre par les troupes

anglaises, apportèrent une collaboration constante et souvent précieuse. Le rapport officiel du quartier général français sur les principaux faits de guerre du 25 décembre au 4 janvier notait qu'au cours de cette courte période, certains détachements belges avaient progressé de 100 mètres au sud de Dixmude le 25, de 40 mètres le 27, malgré le feu terrible de l'artillerie allemande. Dans les journées des 30 et 31 décembre et des 1^{er} et 2 janvier, l'armée belge occupa plusieurs fermes que l'ennemi tenait encore sur la rive gauche de l'Yser et poussa des reconnaissances sur la route de Pervyse à Schoorback.

Le 15 janvier, les Belges détruisaient une ferme au sud de Stuyvekenkerke, au nord-ouest de Dixmude. Au surplus, ils prirent part à la plupart des duels d'artillerie qui se livraient presque journellement sur l'un ou l'autre point du front.

De violents bombardements de Nieuport et des rives de l'Yser eurent lieu, notamment le 14 janvier, les 11 et 13 février. Les alliés, à leur tour, canonnèrent Westende le 31 décembre, Westende et Middelkerke le 26 janvier. Le 12 février, ce fut une escadrille de trente-quatre avions anglais qui assaillit de bombes la côte et détruisit les gares d'Ostende et de Middelkerke.

Toutefois, ces faits de guerre, bien que coûtant aux bellicérants des pertes sérieuses, ne modifiaient pas sensiblement la position militaire sur l'Yser.

L'ennemi revint obstinément à la charge. Vers le 15 mars, il attaquait vainement les positions anglaises de Saint-Éloi, à 4 kilomètres au sud d'Ypres. Trois semaines plus tard, il tentait des efforts réitérés pour s'assurer, entre Ypres et Dixmude, une tête de pont à Driegrachten. Puis, dans la nuit du 21 au 22 avril, les Allemands bombardèrent Ypres en occasionnant des dégâts considérables. Le 27 avril, Poperinghe eut le même sort. Le 17 mai, les Allemands installés à l'ouest du canal près de Steenstraete et Hef Sas étaient contraints d'abandonner leurs positions avancées et de regagner la rive droite. Les assauts désespérés entrepris à maintes reprises en masses énormes au cours des mois qui suivirent ne purent vaincre l'héroïque résistance des Belges et des Anglais. Nieuport et Lombartzyde, la rive gauche de l'Yser et du canal, la région d'Ypres et la pointe sud-ouest de la Flandre, restaient au pouvoir des alliés.

Vers la victoire

Décembre 1918.

Pendant un an et demi, l'armée belge, sans faire beaucoup parler d'elle, avait accompli pourtant une tâche importante : celle de maintenir intact, à quelques fluctuations près, qui n'étaient pas toujours en sa défaveur, le front de l'Yser. Elle avait achevé en outre un travail de reconstitution dont les Allemands étaient loin de se douter et qui la rendait capable de jouer aux côtés des alliés un rôle décisif.

Les Allemands l'apprirent à leurs dépens.

Le 21 mars 1917, ils avaient entrepris leur suprême offensive, qui ne tendait à rien moins que de séparer l'armée britannique de l'armée française et l'acculer à la côte. Lorsqu'ils s'aperçurent des difficultés que présentait la prise d'Amiens, ils résolurent d'enfoncer le saillant d'Ypres et de prendre à revers toute la ligne de Flandre en

opérant, par Poperinghe, une percée vers Dunkerque.

La bataille de la Lys, commencée le 9 avril, n'avait pas donné les résultats espérés, grâce aux renforts français accourus à la rescousse sur le Kemmel. L'armée allemande recourut dès lors à sa manœuvre favorite, en tenailles, et tandis que l'armée von Quast continue à s'insérer dans le sud, vers Bailleul et Hazebrouck elle va s'efforcer d'encercler la seconde armée anglaise en attaquant l'aile nord du saillant d'Ypres.

Le 15 avril, le commandant belge avait évacué le petit bois de Papegoed, au sud-est de Kippe, et replié en arrière ses batteries et ses installations à voie étroite. Les Allemands crurent les Belges en retraite et se décidèrent à l'action. L'attaque, qui devait avoir lieu le 19, fut déclenchée le 17. Elle était entreprise par deux divisions du landwehr, entre lesquelles était intercalé un groupement composé de la VI^e division bavaroise et d'un régiment de fusiliers marins qui avait pris part à la bataille de la Somme. Cela formait vingt-trois bataillons appuyés par 200 pièces d'artillerie.

Après une brève et violente préparation d'artillerie, le feu, vers 8 heures du matin, se concentra sur la redoute de Kippe et, vers 8 h. 1/2, les marins s'élançaient à l'assaut, s'emparaient de la redoute et marchaient vers Langewaade. Mais leur effort se brisa devant les tranchées de troisième ligne. Aucun Allemand n'arriva jusqu'aux réseaux de fils de fer.

Derrière les marins, le flot des assaillants s'élargissait en éventail. Aschhoop, au sud de Kippe, tombe après une heure de siège. Dans Jesuietengood, le lieutenant Minet tient bon jusqu'à 10 h. 1/2, et les Allemands doivent lui passer sur le corps. Les Bavarois s'élancent à leur tour, et des bois de la Couronne débouchent les réserves allemandes.

Mais déjà, vers le nord, commençait la contre-attaque, facilitée par la résistance du commandant Lambert à Langewaade. À 2 heures, la position de Kippe était reprise et nettoyée d'ennemis jusqu'à Aschhoop. Un barrage d'artillerie lourde vient s'abattre au milieu des Bavarois en marche et coupe en deux la masse des «feldgrauen». Le lieutenant Gucht s'empare de la ferme Britannia, la clef de la position. Le combat continue partout, acharné. Peu à peu, les Belges rétablissent intégralement la ligne des grand-gardes sans le secours d'un seul homme de renfort. La lutte avait duré douze heures, et le bilan se chiffrait, pour les Allemands, par une perte de 3.000 hommes, 780 prisonniers, dont 20 officiers, et 100 mitrailleuses.

Le succès était dû à la division de Namur et aux troupes de Liège. Les 9^e, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e et 19^e régiments de ligne, le 1^{er} chasseurs à pied ; les 3^e, 9^e et 15^e régiments d'artillerie lourde s'étaient particulièrement distingués au cours de cette journée. La croix de l'Ordre de Léopold fut conférée aux drapeaux du 9^e de ligne et des chasseurs à pied.

Dans la nuit du 22 au 23 avril, après avoir bombardé de la mer le littoral, des croiseurs anglais, appuyés par des contre-torpilleurs et protégés par une épaisse nappe de brouillard artificiel, s'avançaient vers Ostende et Zeebrugge pour y détruire les écluses et barrer le chenal. Des soldats de la marine réussirent à atterrir sur le môle de Zeebrugge et s'y firent presque tous tuer dans un

combat acharné pendant que les assaillants réussissaient à couler un navire lesté de béton à l'entrée du port. L'opération réussit également à Ostende et rendit ces deux ports inutilisables pour les sous-marins.

Le 26 avril, l'armée du général Sixt von Arnim parvenait à s'emparer du Kemmel, la principale colline de Flandre défendue par des troupes anglaises. Les Allemands devaient s'y maintenir jusqu'au 31 août, date à laquelle les progrès de la contre-offensive du maréchal Foch les obligea à abandonner l'arc saillant que leur ligne formait vers Hazebrouck.

Cette formidable contre-attaque, qui allait mettre bientôt fin à la guerre en acculant les Allemands à l'armistice, avait commencé le 21 juillet, allait peu à peu entraîner une participation plus active de l'armée belge au mouvement d'ensemble conçu par le généralissime.

Dans la nuit du 26 au 27 août, nos détachements prenaient l'offensive sur un front de trois à quatre kilomètres au nord et au sud du chemin de fer de Langemark et pénétraient dans les lignes ennemies.

Dans la nuit du 9 septembre, des compagnies d'assaut, composées de grenadiers, de carabiniers et de soldats de ligne, attaquaient les positions allemandes à l'ouest de Saint-Julien, malgré une pluie torrentielle, et s'avançaient en chantant, sur un front de 4.500 mètres. Elles pénétrèrent dans les lignes ennemies sur une profondeur de 500 à 800 mètres, maintinrent leurs positions et conquièrent un butin notable en mitrailleuses et en matériel de tranchées. Plusieurs actes d'héroïsme furent cités à cette occasion dans le bulletin officiel.

Le 11, l'armée belge remportait un nouveau succès dans le secteur de Papegoed. En quelques jours, elle avait étendu le terrain gagné dans la direction de Kippe. Mais c'est seulement le 28 septembre qu'elle allait pouvoir montrer ce dont elle était capable. Ce jour-là, après un bombardement de quatre heures, nos fantassins s'élançaient de leurs parallèles de départ. Il s'agissait de la conquête de la crête des Flandres, de positions formidablement organisées, de l'imprenable bastion qu'offrait la forêt de Houthulst. Il fallait monter à l'assaut à travers un sol bourbeux, crevé d'entonnoirs crouissants. C'était là qu'en 1917, s'était brisée l'attaque britannique. La pluie changeait les routes en marécages, les canons s'embourbaient, les munitions, les vivres, les automobiles-ambulan-

ces n'arrivaient plus jusqu'aux assaillants que fauchait la mitraille. Et pourtant, vers le soir, les neuf divisions d'infanterie belges engagées de Dixmude à Ypres avaient réalisé une avance de 8 kilomètres. Le village d'Houthulst était dépassé, Kastergat était pris, et la forêt enlevée à l'ennemi.

Ce résultat, qui émerveilla le maréchal Foch, fut complété le 29, malgré un temps épouvantable, par la prise de Dixmude, d'Eissen, de Clercken. Zarren, Verrest. Stadenberg, Moorslede, Collienmolenhoek. Le 30, toute la crête des Flandres était aux mains des Belges, malgré les renforts allemands envoyés sur les lieux. L'avance était de 18 kilomètres, et l'on avait fait 6.000 prisonniers, pris 350 canons, 300 mitrailleuses et de nombreux dépôts de munitions.

Un arrêt de quelques jours fut nécessaire pour rétablir les communications, déplacer l'artillerie lourde, renouveler les approvisionnements. Le 14 octobre, l'armée belge, renforcée par les 7^e et 34^e corps d'armée français et la 11^e armée britannique, sous le commandement du Roi des Belges, reprit l'offensive sur un front de 18 kilomètres. Au centre du dispositif se trouvaient les forces françaises; au nord et au sud de celles-ci opéraient deux groupements de divisions belges; au nord, les 1^{re}, 10^e et 4^e divisions d'infanterie et la division de cavalerie belges, commandées par le lieutenant-général Michel; au sud, les 6^e, 2^e et 3^e divisions d'infanterie belges et la 164^e division d'infanterie française, commandées par le lieutenant-général Biebuyck, aide-de-camp du Roi. Les 34^e et 7^e corps d'armée français étaient commandés respectivement par les généraux Nudant et Massenet.

Du 14 au 27 octobre, l'armée belge délivrait la côte, s'emparait de tout le terrain à l'est de l'Yser, prenait Bruges, Iseghem, Ingelmunster, tandis que l'armée britannique nettoyait toute la région méridionale de la Flandre occidentale. Les Français s'étaient emparés de Roulers, où les Belges étaient entrés le 15, et portaient leurs lignes jusque Deynze.

Sur le canal de dérivation de la Lys, les Allemands luttèrent désespérément.

Le 27 octobre, nos avant-gardes entraient dans Gand. Le 11 novembre, l'armistice était signé entre les belligérants.

Auguste VIERSET

